



## Christianisme

La polémique à propos du « Traité d'athéologie » de Michel Onfray dans le débat sur l'histoire et la place du religieux dans la société. Dossier. Pages 6-7

## Nelly Sachs

La voix du Prix Nobel de littérature, témoin sans haine de la Shoah ; et aussi Alejandra Pizarnik, Attila Jozsef... Poésie. Page 10

Le Monde

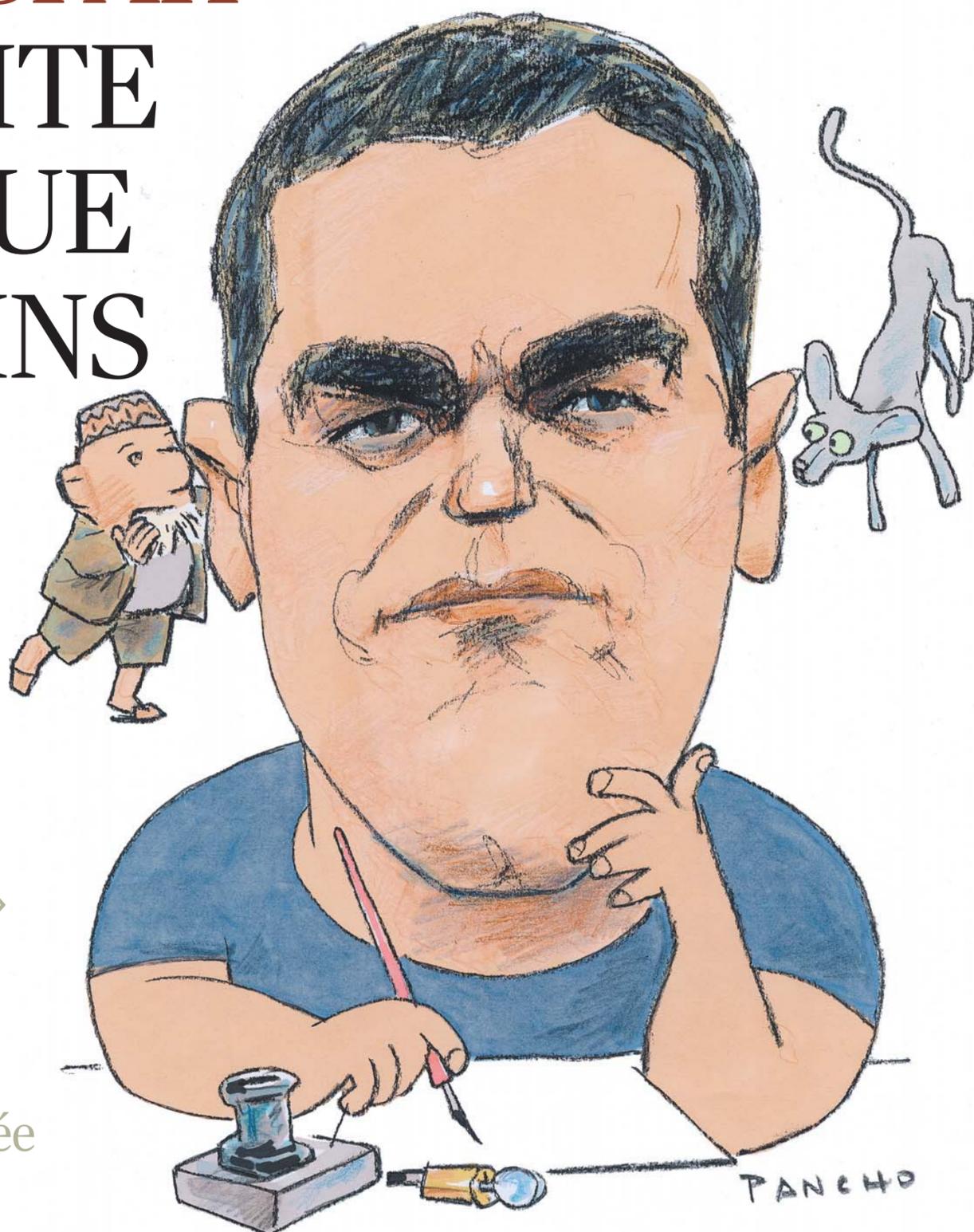
# Des Livres

Vendredi 23 décembre 2005

## JOANN SFAR LA PETITE FABRIQUE À DESSINS

Conversation à bâtons rompus avec le créateur de « Petit vampire » et du « Chat du rabbin », prolifique surdoué de la bande dessinée

Rencontre. Page 12.



### Littératures

Simon Leys, Ben Schott : florilèges de textes courts ; et aussi Pierre Péju, Françoise Verny, Carlos Fuentes, Giuseppe Montesano. Pages 3 à 5

### Louis XIV

Olivier Chaline s'affranchit de la stricte chronologie et explore le règne du Roi-Soleil dans toutes ses dimensions. Histoire. Page 8

### Johan Heliot

Trois livres qui témoignent de tout le talent du jeune romancier ; et aussi Elisabeth Moon, trois anthologies... Science-fiction. Page 11

A nos lecteurs

Le prochain numéro du « Monde des Livres » paraîtra dans *Le Monde* daté 6 janvier 2006.

Contributions

**ETIENNE FOULLOUX**  
professeur d'histoire contemporaine à l'université Lyon-II - Lumière. Ses travaux portent sur le christianisme au XX<sup>e</sup> siècle.

**ALAIN CORBIN**  
Professeur à l'université Paris-I - Sorbonne, il a travaillé sur l'histoire sociale et l'histoire des représentations en France au XIX<sup>e</sup> siècle.

**ALAIN REY**  
lexicographe, rédacteur en chef des publications des éditions Le Robert.

Rectificatif

Le surtitre de l'article de Pierre Vidal-Naquet consacré à l'ouvrage Bâtisseurs de paix de David Chemla (« Le Monde des Livres » du 16 décembre) pouvait prêter à confusion. David Chemla, qui est le président de la section française du Mouvement pour la Paix maintenant, tient à préciser que les Israéliens et les Palestiniens qui ont accepté d'être interviewés dans son livre « ne parlent aucunement de se partager un État, mais au contraire de partager un territoire en deux États, seule solution acceptable et seul espoir de paix. »

Le philosophe Frédéric Nef conteste les thèses qu'Alain Badiou défend dans son « Portées du mot "juif" »

# Le « nom des juifs » selon Badiou

## Frédéric Nef

Deux poids, deux mesures : alors qu'Alain Finkielkraut a été l'objet d'une campagne violente pour des propos rapportés d'abord dans *Haaretz*, puis dans *Le Monde* (Le Monde des 24 et 28 novembre), Alain Badiou publie, quasiment en toute impunité, un livre, intitulé *Portées du Mot « juif »* (éd. Lignes, « Le Monde des livres » du 25 novembre), qui, de manière préméditée, défend une pensée autrement pernicieuse. Alain Badiou identifie ce que signifie « juif » pour Hitler et ce que signifie « juif » pour un juif après Hitler : « le prédicat "juif" a servi à organiser la séparation, puis la déportation et la mort » (p. 13) ; « (ce prédicat) coïncide avec le prédicat subjectif sous lequel se scelle l'alliance ». Ne s'agit-il pas d'un sophisme, car le fait de persécuter un être humain parce qu'il est ceci ou cela ne fait pas de « ceci » ou « cela » un prédicat suspect ? Alain Badiou n'hésite pas à affirmer que le nom "juif" est devenu un « nom nazi ». Il s'agit aussi d'une erreur grossière car si un nom est utilisé dans un premier contexte avec une première signification, cela ne signifie pas nécessairement que sa deuxième signification dans un second contexte serait identique à la première. L'affirmer n'est-ce pas une logique de khmer rouge, car il suffirait au bourreau de vous appeler par votre nom pour vous l'ôter à jamais ?

Dialectique de Badiou : les nazis tuant les juifs parce qu'ils sont juifs, "juif" étant un nom utilisé par les nazis dans leur extermination, le nom juif devient un « prédicat nazi » (p. 13). Donc quand l'Etat d'Israël est appelé « état juif », il est... antisémite (*id.*). Pour Badiou, détruire Israël est une condition pour que le nom des juifs redevienne glorieux. Ne lit-on pas : « les juifs sont le nom de notre réel, un nom

glorieux pour notre histoire » (p. 23), déclinée en « philosophique, artistique, scientifique et [bien sûr !] révolutionnaire ». On remarque que le nom est glorieux, non à cause de ce qu'il renvoie à sa propre histoire, glorieuse, mais par l'apport à la nôtre : juifs, si vous voulez être glorieux, disparaissez en tant que juifs ! Résistants juifs, périssez en communistes, mais qu'on gratte jusqu'au sang votre nom de juif !

Badiou insiste sur le fait que c'est... Hitler qui a « exalté, surmultiplié [quelle délicatesse de langage, on croit entendre la langue administrative et technicienne des nazis] le nom des juifs » (p. 24). Badiou déclare en effet : « le nom de "juif" est une création politique nazie qui n'a aucun référent préexistant » (p. 40). Et il ajoute : « les nazis abattus, le nom de juif est devenu un nom sacré » (p. 24). Il n'était pas sacré avant, malgré les ruisseaux de sang qui ont accompagné l'histoire du peuple juif avant Hitler, il l'est devenu grâce à Hitler, parce que, comme il le dit à plusieurs reprises, Hitler c'est de la politique, car c'est un révolutionnaire (dévoté). Badiou n'a-t-il pas soutenu que Auschwitz est une « catastrophe... comme le tsunami », sur France-Culture ?

Le nom « juif » est un « nom sacré », non au sens où on pourrait l'entendre, mais comme clef d'une stratégie éliminatrice - d'où les expressions d'« élément idéologique victimaire » (p. 10), de « sacralisation victimaire » (p. 11). Dans le débat sur la mémoire et le pardon, Badiou dispose d'une solution philosophique expéditive qui consiste à éliminer toute mémoire du martyre des juifs. La raison en est qu'il entend retirer toute la légitimité qu'Israël pourrait retirer de ce passé tragique. Israël est pour lui un « Etat colonial ». « L'Etat d'Israël, écrit-il, est la forme extérieure de nature coloniale qu'a prise la sacralisation du nom des Juifs » (p. 25). Sa perversion est de prétendre que « le nom des Juifs est mis en péril par l'Etat juif » (p. 26). Amis Israéliens, quand Badiou veut votre mort en souhaitant la fin de l'Etat juif (qui ne

voit qu'aujourd'hui ce serait votre mort ?), c'est pour votre bien ! Badiou nous révèle ainsi le vrai nom des Juifs : « Palestiniens est le nom des vrais Juifs » (*id.*). Les Palestiniens ne sont pas par cela même, malgré les apparences, mieux traités : Badiou leur retire même ce nom de "juifs" qu'ils n'aiment pas, car selon lui la solution du conflit c'est qu'il n'y ait plus de Juifs, ni de Palestiniens. Il y aura alors des vrais Juifs qui ne sont pas juifs et des faux Juifs qui ne sont pas Palestiniens (bien que les Palestiniens sont apparemment

« Alain Badiou n'hésite pas

à affirmer que le nom "Juif" est devenu un "nom nazi".

(...) L'affirmer n'est-ce pas

une logique de khmer rouge

car il suffirait au bourreau

de vous appeler par votre nom

pour vous l'ôter à jamais ? »

de vrais Juifs). Badiou fait-il autre chose qu'ajouter sa confusion mentale à un réel complexe et tragique ?

Badiou est un demi-habile : Il critique l'antisémitisme des anti-impérialistes et des altermondialistes (Durban, forums sociaux européens, poujadisme de Bové). Il ne faut pas en effet confondre les banlieues ou le Larzac avec le 5<sup>e</sup> arrondissement. Il condamne le négationnisme. Il a des affirmations fortes et courageuses : « En fait de question, je pars de ceci : il y a des juifs » (p. 23). « Et je dis ceci : Hitler s'est proposé de les supprimer » (*id.*). Bien sûr, Badiou ne connaît pas la contradiction (il a appris la dialectique !) et il peut aussi déclarer : « Il n'y a plus qu'à constater le fait accompli : les juifs ont disparu » (p. 24). Pour Badiou, il y a des juifs et il n'y en a pas. Cette critique des antisémites de l'ultra-gauche et des négationnistes peut-elle cacher où

Badiou veut en venir ? L'antijudaïsme est triple : chrétien, universaliste laïque et arabo-musulman. Le premier impute la mort du Christ aux juifs ; le second, repris par les républicains de droite, mais aussi, de gauche, par la plupart des marxistes, propose un marché aux juifs : cessez d'être juifs et la république vous adoptera. Le troisième est une réaction plus ou moins locale et marquée historiquement par la création de l'Etat d'Israël. L'ultra-gauche se l'est approprié, pour des raisons compliquées, qui ont à voir avec la reviviscence des thèmes nazis, dont l'anticapitalisme populiste. Alain Badiou se blanchit-il quand il condamne du bout des lèvres la troisième variante et se sert de la première pour se ranger dans la seconde, quand il lit de travers le « ni juifs ni grecs » de Paul comme un « plus de juif » ? Saint Paul n'est-il pas pour lui qu'une cheville dans la rhétorique de la haine ? Badiou ne réactive-t-il pas l'antisémitisme universaliste (et antidémocrate), de façon doublement honteuse : de recourir à l'antisémitisme chrétien, en s'annexant saint Paul et d'être aussi finalement ce qu'il dénonce par ruse ?

Badiou avance que l'adjectif « totalitaire » est « médiocre ».

Mais ces qualificatifs ne suffisent-ils pas à caractériser sa propre pensée ?

Les plus indulgents la jugeront plus folle qu'elle n'est médiocre ; les plus lucides condamneront l'insoutenable perfidie.

Frédéric Nef, directeur d'études à l'EHESS, est philosophe. Il est l'auteur de *Qu'est-ce que la métaphysique ?* Gallimard, Folio n° 447, 2004.

**Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :** [mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr)  
**par la poste :** Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

AU FIL DES REVUES

## « Cinéma » et « Le Trait » : bonheurs et enthousiasmes

BERNARD EISENSCHITZ est le rédacteur en chef avisé de *Cinéma*, une revue semestrielle d'esthétique et d'histoire du cinéma qui constitue l'un des bonheurs du cinéophile peu soucieux de l'actualité. Impeccablement éditée chez Léo Scheer sur papier glacé avec photos noir et blanc ou couleurs, elle permet, dans sa nouvelle livraison, de lire Luc Moulet évoquant ses paysages, de lire une démonstration de Jean-François Buiré rapprochant *La Mort aux trousses* d'Alfred Hitchcock et *M. Klein* de Joseph Losey (deux chasses à l'homme), ou une relecture de Jean Renoir par notre collaborateur Jean-François Rauger.

Le morceau de choix de ce numéro est un dossier Otto Preminger. Merveilleuse étude de Stéphane du Mesnildot, qui décortique l'expressionnisme enfoui chez cet auteur de films noirs, analyse ses mondes fermés à double tour, la manière

dont Laura est objet de désir, ou dont le mal prend un visage d'ange. Mark Rappaport, lui, réhabilite un film dénigré, *Daisy Kenyon*, tandis que Jean-François Rauger revisite *Le Cardinal*.

Mais il est un autre trésor : outre une volumineuse exploration de la parenté qui unit les films de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet avec ceux de John Ford, par l'universitaire américain Tag Gallagher, le DVD qui, depuis le numéro 05, complète la revue. Il s'agit toujours de films rares, un Mizoguchi, des courts métrages de Jean Eustache ou d'Eric Rohmer. Cette fois, deux bijoux de Straub-Huillet. L'époustouflant *Cézanne*, manifeste artistique et cinématographique. Et *En rachâchant*, sept minutes hilarantes adaptées de Marguerite Duras. Qui n'a jamais vu un Duras, et un Straub-Huillet drôle, n'a rien vu !

Créée en 1998 par Olivier Renault, *Le Trait* est une revue de littérature qui a décidé de ne pas perdre de temps en règlements de comptes et de s'occuper en priorité de ses admirations, sans pour autant abandonner tout sens critique. Comme le pensait Roland Barthes, il n'est pas sûr que l'« on échoue toujours à parler de ce qu'on aime ». C'est sans idolâtrie que ses rédacteurs ont publié des dossiers nommés « Athéismes », « Moralistes », « Enjeux du roman », ou consacrés à Hubert Aquin, José Lezama Lima, Rimbaud et les femmes, Carlo Emilio Gadda.

Leur numéro d'automne-hiver consacre quatre textes à Diderot et l'euphorie, dont l'un, de Béatrice Commengé, dépeint le philosophe amoureux arpétant les rues de Paris pour remplacer les mots des cent trente-quatre premières lettres qu'il a adressées à Sophie Volland. « Des pas pour remplacer des phrases. Des pas pour doser l'impatience. J'accélère la marche pour accélérer le cœur. » Diderot écrit : « L'art d'écrire n'est que l'art d'allonger les bras. » Les lettres se perdent, pas la cadence de sa passion.

Au sommaire, également, deux entretiens. L'un avec Alain Fleischer sur « les ruses de l'identité », l'autre avec Alain Jaubert, qui offre par ailleurs à la revue trois textes, dont le premier, « A la nage », illustre sa belle façon de conjuguer verbe et volupté, désir et plage, sensualité et aventure, en une étroite aquatique aussi torride que burlesque. ■

JEAN-LUC DOUIN

CINÉMA 010.  
Ed. Léo Scheer, 192 p., 25 €.

Le Trait n°12, automne-hiver 2005, 16 €. Vente en librairie ou par correspondance, chèque libellé à l'ordre d'Incipit Comedia, 54, avenue de Paris, 94800 Villejuif.

LETTRE DE NEW YORK

## La belle histoire de Benjamin Kunkel

BENJAMIN KUNKEL est un jeune auteur américain comme il s'en publie apparemment des dizaines tous les ans. Les épreuves presque définitives de son livre ont été envoyées par son agent à la plupart des éditeurs européens et asiatiques cet été. Si les rapports de lecture furent plutôt bons et relevèrent en général à la fois l'élégance du style et la pertinence de l'argument psychologique, les éditeurs ne firent aucune offre. Et les épreuves d'*Indecision* de finir plusieurs fois dans la corbeille des éditeurs de littérature étrangère.

Le personnage principal de ce roman, Dwight, est un jeune homme, Américain, Blanc, de bonne famille, qui a fait d'excellentes études, mais qui manque d'idées ou d'opinions. De ce qui l'entoure, des gens comme des choses et des idées, il ne pense rien ou quasiment.

Sur un coup de tête, il part en Equateur pour rejoindre une jeune femme. Au moment de prendre l'avion, un ami lui donne un peu d'une drogue mystérieuse « qui aide à prendre des décisions ». Mais Dwight à peine arrivé, la jeune femme disparaît - en laissant un mot qui lui souhaite de bien s'amuser en Amérique latine.

Prisonnier de l'endroit, étouffé par son indifférence boudeuse de *young American*, il est bien forcé par les événements de sortir de ce qu'il appelle la « maintenance de son existence ». Un miracle ? Pourquoi pas.

Pour l'auteur, le miracle se produit dans l'édition du 28 août du *New York Times Reviews of Books*. L'écrivain Jay McInerney y fait une élogieuse critique d'*Indecision*, dans lequel il voit le meilleur et le plus intelligent des romans sur « la crise post-adolescente », ou encore le plus juste des « Bildungsroman américains modernes ».

Dans la foulée, la presse américaine s'enthousiasme pour le livre et le dote de presque toutes les qualités, comme autant de boules et de guirlandes sur un sapin de Noël. Au pied du tronc, parmi les plus gros des paquets, il y a la présence inespérée d'*Indecision* sur toutes les tables des librairies : entre le bataillon de best-sellers du mois et la couverture noire et bleue du dernier Brett Easton Ellis.

**Un jeune homme discret**

La fin du mois de septembre ressemble décidément à une fin de décembre : conformément au cliché, la famille, proche et plus lointaine, et quelques inconnus, guidés par une étoile, peut-être, se pressent soudain autour de l'arbre. Le texte est acheté un peu partout, par d'importantes maisons d'édition, pour des sommes parfois déraisonnables. En France, ce sont les Editions Belfond qui font finalement l'offre la plus intéressante.

Au même moment, Benjamin Kunkel travaille au prochain numéro de la revue à

laquelle il participe : *N + 1*. Dans la même journée, il doit pourtant s'interrompre pour répondre aux questions d'un journaliste français en début d'après-midi et à celles d'une journaliste du *Corriere della Sera* en début de soirée.

*Indecision* n'est pas encore un best-seller et ne le sera peut-être pas. Ce n'est qu'un livre qui a été bien lu, un roman très littéraire, exigeant, difficile à saisir parfois - pour les Européens, le contexte sociologique, par exemple, n'est pas forcément très clair. Mais « ce n'est pas plus mal, au contraire », avoue l'auteur. L'essentiel est dans le trajet d'un personnage qui « change sans changer tout à fait ». Il trouve simplement de quoi donner « de la valeur à son existence ordinaire ».

Sans chiffre de ventes encore fiable aux Etats-Unis, alors que son roman n'est pas encore traduit en Europe, le buzz est tel autour de Benjamin Kunkel, ce jeune homme qui n'aime pas dire son âge, reste toujours discret même quand il élève la voix, que son nom a déjà circulé outre-Atlantique. La liberté embarrassante de Dwight qui n'a rien à dire sur rien, qui ne connaît pas la langue du pays dans lequel il est échoué, qui n'a de nom pour personne, n'est déjà plus la sienne. ■

NILS C. AHL

*Indecision*, de Benjamin Kunkel Random House, 248 p. Parution prévue à l'automne 2006.

## ECRIVAINS

débutants ou confirmés

Les Editions Amalthée recherche des manuscrits inédits

Envoyez-nous vos écrits :

2, rue Cracy  
44005 Nantes Cedex 1  
Tél. 02 40 75 60 78

# La jungle déguisée en démocratie

Rencontre à Naples avec Giuseppe Montesano, l'un des romanciers les plus polémiques d'Italie, qui épingle ses contemporains avec un humour féroce et un vrai talent d'écriture

Jour de pluie sur Naples. Sous l'averse, le chaos naturel de la ville prend des proportions comiques, prêtant à l'endroit des airs d'arène : chaque voiture paraît vouloir escalader celle qui la précède, les trottoirs glissent, des parapluies s'avancent toutes baleines dehors, prêts au combat. Il règne, partout, une sorte d'effervescence

**CETTE VIE MENSONGÈRE (Di questa vita menzognera),** de Giuseppe Montesano.

Traduit de l'italien par Serge Quadruppani, éd. Métailié, 210 p., 18 €.

humide, vibrante, désordonnée, à laquelle Giuseppe Montesano semble relativement étranger, comme s'il n'était pas tout à fait originaire du coin. C'est pourtant là qu'est né, en 1959, celui qui a donné rendez-vous dans la librairie Feltrinelli de la place des Martyrs, en plein centre historique. Et là aussi que ce romancier, l'un des plus polémiques d'Italie, puise la matière de ses livres – même s'il est installé depuis l'enfance dans une petite localité située hors de Naples, où il enseigne la philosophie à des lycéens.

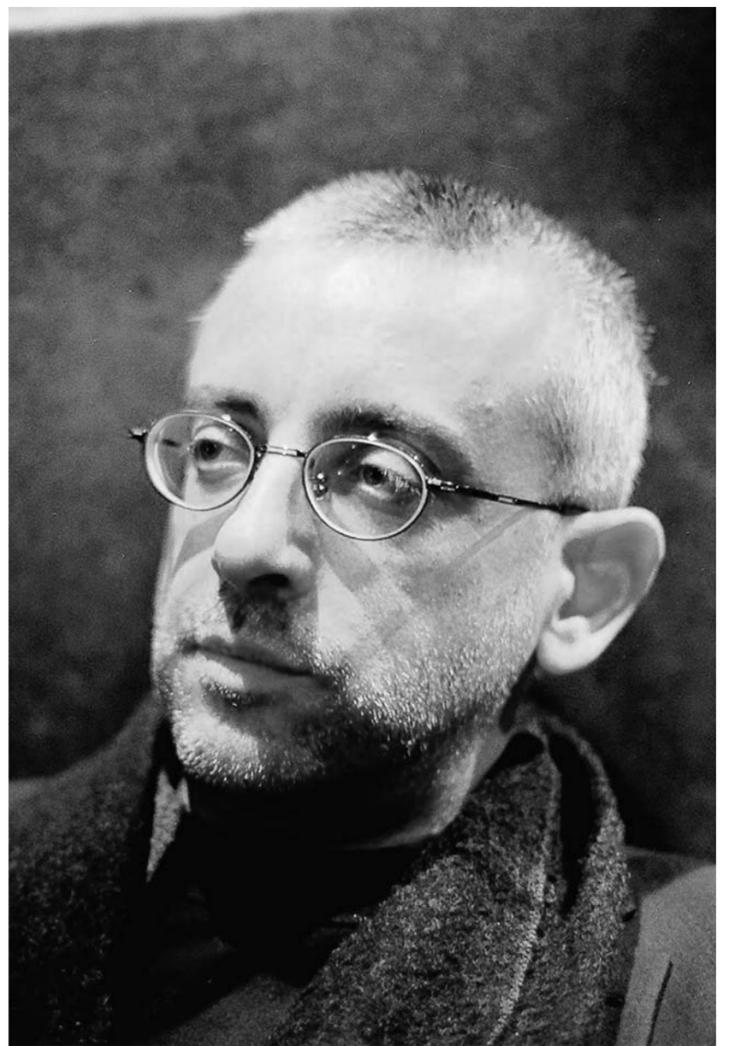
Vêtu d'un pardessus foncé, le teint pâle, l'air farouche, il ressemble moins à un écrivain ou à un enseignant qu'à une sorte d'espion pessimiste – ce qu'il est, d'une certaine manière. Un agent secret cinglant, qui observe ses compatriotes et leurs dirigeants, avant d'épingler avec une violence inouïe, un humour féroce et un vrai talent d'écriture les travers dont il les accuse. Et qui, ce faisant, divise son lectorat en deux : les inconditionnels, parmi lesquels de nombreux jeunes gens, et ceux qui « détestent absolument » son travail, comme il le dit lui-même. Dérive marchande, ignorance, cupidité, corruption, mensonges et cruauté, les vices qu'il dénonce n'ont évidemment rien pour plaire. Surtout quand les mêmes tares qui irriguaient son premier livre (*Dans le corps de Naples*, éd. Métailié, 2002) réapparaissent, avec, cette fois, des allusions transparentes à la vie politique contemporaine. Combinant l'acuité d'un œil extérieur et la finesse d'une parfaite connaissance des lieux, l'auteur met en pièces tout un système de valeurs frelatées.

C'est par l'intermédiaire d'un jeune homme de la petite-bourgeoisie, Roberto, que l'auteur nous infiltre dans ce monde effroyable. Las de son milieu, ce personnage entre dans l'intimité d'une

riche famille d'entrepreneurs napolitains, les Negromonte, dont l'un des grands soucis est – charmant euphémisme – « l'excédent d'argent liquide ». Ni dedans ni dehors, comme son auteur, Roberto regarde. Et que voit-il ? L'indifférence massive des plus forts pour la loi ; leur mépris pour les plus faibles ; l'épouvantable absolutisme des apparences. Et encore : la soumission du peuple au pouvoir de l'argent, son matérialisme, son manque d'esprit critique, l'incapacité de tous à distinguer le vrai du faux (« *Faux, et qu'est-ce que ça veut dire, faux ?* », demande l'un des protagonistes), la gloutonnerie érigée en loi (« *Ça me plaît ? Je me l'achète !* », s'exclame un Negromonte) : une jungle déguisée en démocratie, où les puissants se rêvent en empereurs romains, se font construire des thermes, s'adjoignent des précepteurs, se piquent de culture et se comportent comme des bandits.

## La jouissance et le profit

Sous les traits de la satire littéraire, beaucoup plus en vogue en Italie qu'en France, l'écrivain peint un monde à la fois hilarant et angoissant, où plus aucune règle ne semble en vigueur, plus aucun souci du bien commun, seuls la jouissance et le profit ayant



Giuseppe Montesano. NICOLAS PASCAREL POUR « LE MONDE »

voix au chapitre. Au royaume des faux-semblants, la contrefaçon est reine. Peu à peu, Roberto découvre le projet qui occupe les Negromonte : racheter Naples, tout Naples, monuments historiques et musées compris, pour transformer la ville en un gigantesque parc d'attractions où chaque habitant jouerait son propre rôle. Un concept de « tourisme total », où le visiteur pourrait se balader du « Grand casino Villa

Brutus » à l'ancienne église de San Gregorio Armeno, transformée en restaurant et où les Negromonte n'hésitent pas à décrocher les tableaux du Caravage pour les offrir à leurs petites amies.

La critique de la société du spectacle est à son comble dans la peinture de ces mafieux incultes, roublards, capables de retourner à leur profit n'importe quel discours sur l'art et la vertu. Le tout dans une langue extraordinairement savoureuse, mélange de références littéraires et d'un dialecte napolitain dont Montesano se sert avec maestria. Longtemps, il a pourtant détesté Naples et tout le folklore qui s'y rattache, « *les chansons, la pizza, la chaleur populaire* », explique-t-il. Enfant, il écrivait déjà, mais très serré, très contraint par la grammaire, très admiratif de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, comme « *en défense de Naples et de son désordre* », dit-il. Et puis un jour, la langue napolitaine l'a « *traitreusement pris par l'épaule* », imposant ce dialecte bondissant, prompt à supprimer certaines syllabes ou à en redoubler d'autres, qui donne à ses livres une cadence inoubliable. C'est dans ce parler formidablement vivant que s'érige le théâtre d'ombres de *Cette vie mensongère*, où prend forme un cauchemar terrible et pourtant pas si fou : la transformation du monde et de la vie elle-même en marchandise. ■

R. R.

RAPHAËLLE RÉROLLE

## « Faire de la politique avec ses livres »

Quand on lui demande si certains personnages de son roman renvoient à des figures bien connues de la vie publique italienne, Giuseppe Montesano ne répond pas directement. Les lecteurs italiens, pourtant, ne se sont pas privés de deviner, sous les traits du chef de la famille Negromonte, ceux d'un ancien membre de l'entourage de Silvio Berlusconi, soupçonné de connivence avec la mafia et dont les activités font actuellement l'objet d'un procès, à Palerme. L'auteur, lui, redoute par-dessus tout que son roman soit tiré vers ce genre de polémique – sans compter (bien qu'il n'en fasse pas mention) les tracas

juridiques dans lesquels il serait probablement empêtré s'il se lançait dans une attaque frontale. « *Les Negromonte sont caractéristiques d'une certaine Italie qui a pris le pouvoir et qui ressemble à ses électeurs*, affirme-t-il seulement. *C'est cela, la tragédie. Ce sont des parvenus qui se prennent pour "le Guépard" et qui ne sont que "le Parrain"*. »

Sous forme d'allusions plus ou moins directes à des lois votées par les gouvernements Berlusconi, au premier ministre lui-même ou à la Maison des libertés (la coalition au pouvoir), Montesano ne redoute pourtant pas d'égratigner il Cavaliere et ceux qui le soutiennent. Au point

qu'il soit devenu nécessaire de changer d'éditeur ? Jadis publié par Mondadori, maison appartenant à Berlusconi, Montesano est passé chez Feltrinelli pour *Cette vie mensongère*. Là encore, pourtant, l'écrivain refuse le bruit que pourraient causer des déclarations fracassantes. « *Je ne crois pas à ça*, explique-t-il. *Les livres doivent parler d'eux-mêmes*. » Tout juste concède-t-il que chez Mondadori, « *le livre aurait peut-être été publié sans enthousiasme* » – autant dire par-dessous la jambe. *Magic People*, son dernier titre paru en Italie, est aussi sorti chez Feltrinelli, début novembre.

« *Un écrivain doit faire de la*

*politique avec ses livres, pas avec ce qu'il raconte autour. C'est surtout quelqu'un qui regarde avec un œil libre, différent, sous la surface des choses* », déclare Montesano, qui collabore par ailleurs à plusieurs publications, parmi lesquels *L'Unità* et le journal napolitain *Diario della settimana*.

Une chose est sûre : quelles que soient les piques lancées en direction des gouvernants, l'auteur n'en a jamais été inquiet pour autant : « *Pourquoi se donneraient-ils cette peine ?* demande-t-il. *La littérature a tellement peu d'importance pour eux... En Italie, la politique ne s'intéresse absolument pas à la littérature.* » ■

## La chevauchée espagnole d'un jeune homme nommé Dos Passos

John Dos Passos (1896-1970) est-il aujourd'hui injustement ignoré, identifié à un grand livre, *Manhattan Transfer* (1925), et à une fameuse trilogie, *USA* (1930-1936), plus souvent citée que lue (1) ? Est-il cet écrivain qui ne survécut pas à son « Adieu à l'Europe » (titre d'un article publié par lui après son départ d'Espagne en 1937), à sa déception historique ? Peut-être tout cela à la fois. Et peut-être, pour le comprendre, faut-il lire son récit de jeunesse, jusqu'ici inédit en français, *Rossinante reprend la route*, écrit pendant ses premiers voyages en Espagne, entre 1916 et 1920, paru en 1922 – il avait alors 26 ans.

Ce texte pourrait fournir un sujet de thèse – elle existe certainement. C'est le roman d'un brillant jeune homme jouant avec sa culture, avec son Espagne mythique et littéraire, mais aussi avec la réalité sociale de l'époque, dans cette Europe à peine sortie de la première guerre mondiale, dans ce Sud déjà possédé par « *cette malencontreuse manie d'imiter les Anglais et les Américains* ».

L'Espagne éternelle s'appelle Don

Quichotte. C'est donc Rossinante qui reprend la route, de Madrid à Tolède, avec un drôle de couple, Télémaque et Lyaeus. Télémaque – surnom « Tel », clin d'œil aux diminutifs américains et à l'auteur, qu'on appelait « Dos » –, c'est le fils absolu (pendant un de ses voyages, en 1917, Dos Passos a appris la mort de son père, et ce deuil sous-tend le récit). Lyaeus est un autre nom de Bacchus, celui qui chasse les chagrins avec une certaine ivresse – on a dit ce personnage inspiré par l'un des compagnons de voyage de Dos Passos, le poète Dudley Poore.

Dans leurs déambulations, dans leurs « *conversations au bord de la route* », ces petits-enfants perdus du Quichotte croisent des écrivains – Antonio Machado, Pio Baroja et quelques autres –, résistants de toujours à la norme, figures de l'individualisme, qui, pour Dos Passos, symbolise l'âme espagnole : « *Les deux grandes figures qui incarnent à jamais l'Espagne en sont l'expression suprême : Don Quichotte et Sancho Pança. Don Quichotte, l'individualiste qui croyait au pouvoir*

*de l'esprit sur toutes choses et qui par son désir s'appropriait le monde entier ; Sancho, l'individualiste pour qui le monde entier était nourriture terrestre.* »

Mais ont-ils l'avenir pour eux, ou bien appartient-il « *à vous, les Américains, avec votre vigueur, votre vulgarité, votre inculture* » ? Où sont désormais les moulins à vent, en

## PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

Europe ou en Amérique ?

On pouvait espérer mieux comprendre sur quoi s'était brisé le rêve de Dos Passos en lisant l'essai de Stephen Koch, *Adieu à l'amitié*, qui analyse la rupture entre celui-ci et Hemingway au moment de la guerre d'Espagne. Son enquête est précise, sa documentation impeccable. Mais sa manière de romancer la fin de cette amitié exceptionnelle n'est pas convaincante. Et son ressentiment contre Hemingway – tellement

convenu, comme souvent à l'égard de grands écrivains – ne rend finalement pas justice à Dos Passos, dont il faut plutôt relire l'autobiographie, *La Belle Vie* – 1966, quatre ans avant sa mort (Gallimard).

Pour se reposer du livre assez irritant de Stephen Koch et rester dans la nostalgie de cette « *génération perdue* », rien de tel que le subtil roman de Monique Truong, une romancière née à Saïgon en 1968, dont la famille a émigré aux Etats-Unis six ans plus tard. Dans *Le Livre du sel*, Monique Truong réinvente le récit de Binh, un jeune Vietnamien engagé comme cuisinier, en 1929, à Paris, par Gertrude Stein et Alice Toklas.

Binh regarde avec une sorte de naïveté lucide ces deux femmes singulières qu'il désigne comme « *mes Madames* » – et il écrit toujours « *GertrudeStein* », comme un mot de passe. Il fait d'elles, de leur maison, de leur milieu, un portrait à la fois drôle et émouvant, tout en nuances. L'humour de Monique Truong se cache derrière ses observations en apparence factuelles et objectives. Exemple : « *Mis à part Miss Toklas,*

*j'ai remarqué que GertrudeStein tend à éviter la compagnie des femmes. Elle les juge ennuyeuses.* » Avec Binh, on fait une visite tout à fait inédite de ce fameux 27, rue de Fleurus, où habitait Stein et Toklas, et l'on rêve, en cette fin 2005, au temps où, selon Hemingway, « *Paris était une fête* ».

## ROSSINANTE REPREND LA ROUTE (Rossinante to the Road again)

de John Dos Passos.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-France Girod, Grasset, 260 p., 14 €.

## ADIEU À L'AMITIÉ, Hemingway, Dos Passos et la guerre d'Espagne (The Breaking Point)

de Stephen Koch.  
Traduit par Marie-France Girod, Grasset, 380 p., 20,90 €.

## LE LIVRE DU SEL (The Book of Salt), de Monique Truong.

Traduit par Marc Amfreville. Ed. Rivages, 300 p., 21 €.

(1) Gallimard « Quarto ».

Simon Leys, Jacques Bonnet, Ben Schott : florilèges et variations de textes courts

# De l'absolue nécessité des choses sans importance

**LES IDÉES DES AUTRES**  
de Simon Leys.

Plon, 136 p., 14 €.

**DE LA COÏNCIDENCE DES OPPOSÉS ET AUTRES VARIATIONS SUR LES CONTRAIRES**  
de Jacques Bonnet.

Le Cherche Midi, 244 p., 16 €.

**LES MISCELLANÉES DE MR. SCHOTT**  
de Ben Schott.

Adaptation et traduction (de l'anglais) de Boris Donné.  
Allia, 160 p., 15 €.

L'usage de la citation est aussi ancien que la littérature, même si son sens a pu varier, des rhétoriciens antiques aux ludiques modernes. Entre-temps, les divers corpus où l'on peut puiser se sont considérablement enrichis et diversifiés. Les *Idées des autres* semblent inépuisables et l'auteur peut invoquer de multiples autorités pour renforcer son propre dire. Mais il peut arriver que le citeur s'efface avec discrétion, pour laisser toute la place à ses maîtres et à leurs paroles.

Ainsi de Simon Leys qui a, comme il dit, « *idiosyncratiquement* » compilé une

foule de sentences, avis et apophtegmes puisés aux sources les plus diverses auxquelles sa vaste culture – et la pratique de plusieurs langues, dont le chinois – lui donne accès. Puis, il les a classés selon des rubriques commodes et traduits lorsque cela était nécessaire – mais en conservant le texte de la citation dans la langue où il l'avait lue, qui n'est pas toujours la langue d'origine. « *Le plus grand service que nous rendent les grands artistes, ce n'est pas de nous donner leur vérité, mais la nôtre.* » La sage parole d'Alexandre Vialatte que Simon Leys cite dans sa préface est évidemment le fil conducteur de ce livre séduisant qui ouvre de multiples pistes dans la vie de l'esprit et dans la définition possible de l'insaisissable « vérité ». Mais en même temps cela complique notablement l'affaire... Avant de se trouver lui-même, le lecteur est invité à chercher la vraie figure du compilateur.

## Éléments disparates

Ne nous risquons pas à recomposer le portrait de Simon Leys en additionnant les éléments disparates de ce florilège. On peut cependant, entre les lignes de cet ouvrage de bon aloi, deviner le raffinement et la calme inquiétude d'un homme qui applique aux choses sans importance le principe d'incertitude et qui se montre beaucoup plus affirmatif lorsque l'essentiel est en jeu.

Il peut par exemple citer longuement un beau texte d'Evelyn Waugh sur la « *tâche positive du conservateur* » quant à la défense de la civilisation, ou plus brièvement saint Paul à propos de la «  *cité future* » appelée à remplacer la demeure provisoire dont nous sommes les locataires et qui sera notre demeure permanente. Ou encore ces mots de saint Augustin : « *Les hommes aiment tellement la vérité que, lorsqu'ils aiment quelque chose d'autre, ils veulent que ce soit la vérité ; et comme il leur répugne de se tromper, ils refusent de se faire montrer leur erreur.* »

« *La principale erreur est de croire que la Vérité est une conclusion à laquelle on arrive au terme d'un processus de réflexion* », pensait Hannah Arendt citée par Leys. Jacques Bonnet, dans un livre atypique, n'a pas renoncé, apparemment, à s'approcher de la vérité par les voies du raisonnement et de la spéculation. Après nous avoir dûment prévenu qu'il n'est pas un spécialiste, l'amateur très éclairé s'invite à la table austère de l'une des questions classiques de la philosophie : la *coincidentia oppositorum*, ou coïncidence des opposés. Il est vrai que, depuis Héraclite qui plaçait l'affirmation et la négation sur le même plan (« *Nous entrons et nous n'entrons pas dans les mêmes fleuves ; nous sommes et nous ne sommes pas* »), le principe de contradiction a connu de belles heures dans la pensée occidentale – et pas seulement occidentale : sont invoqués ici, cités et commentés, aussi bien les grands philosophes, d'Aristote à Derrida, en passant par Nicolas de Cuse, que les théologiens et les mystiques, les écrivains, les poètes (avec un goût prononcé pour les auteurs japonais de haïkus), et même des musiciens.

Jacques Bonnet tire donc ce fil qui, au lieu de tisser, « *détisse* » constamment la pensée et la place devant un abîme,

avec le vertige pour seule protection. Mais au-delà des difficultés propres à l'abstraction de pensées qui ont parfois du mal à s'incarner, au-delà des tentations démonstratives, l'auteur convie son lecteur à s'interroger lui-même sur ce qu'Aristote considérait comme la loi supérieure de la pensée. Tout en rêvant peut-être à ce « *lieu* » hypothétique dont parlait William Blake « *où tous les contraires sont également vrais* »...

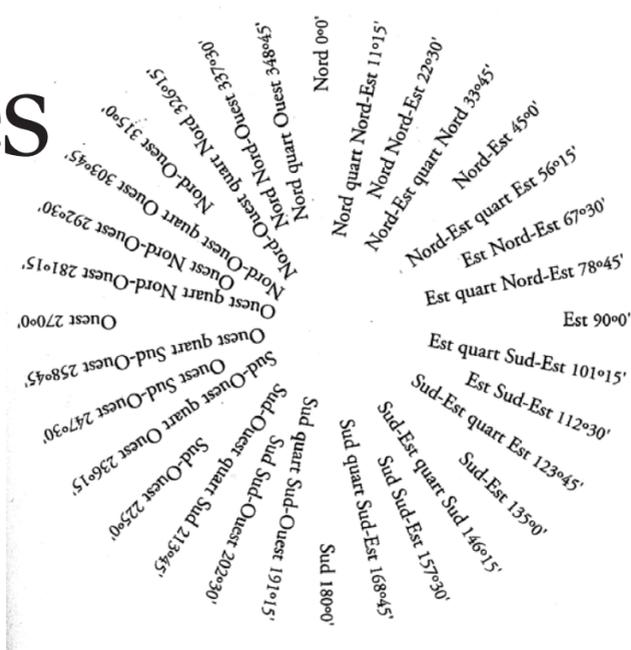
D'une certaine façon, le rêve est également au centre introuvable du livre le plus surprenant, le plus impavide et sereinement délirant qui ait été publié cette année : *Les Miscellanées de Mr. Schott* qui, dit-on, depuis sa sortie en octobre chez Allia, se vend très bien. Quelques brèves précisions d'abord. « *Miscellanées* » désigne un recueil ou un mélange d'écrits littéraires ou scientifiques. L'auteur, Ben Schott, est né en 1974, il est anglais, londonien, photographe et styliste. Devant le succès considérable, outre-Manche, d'un premier volume de *Miscellanées*, il en a écrit deux autres, sur la cuisine et le sport. Autant qu'une traduction, l'édition française est une adaptation de l'ouvrage.

Ce petit volume élégamment relié et mis en page, avec une typographie

savante et impeccable – avec aussi une foule de schémas destinés à nous égarer davantage –, présente donc, selon un ordre parfaitement aléatoire une foule de renseignements plus inutiles et futiles les uns que les autres. Cela va des lois britanniques sur la fiscalité des chapeaux (qui dérive sur celle des almanachs et des fenêtres) au jargon de bistrot et à l'argot bruxellois, au langage des fleurs et à de judicieux conseils pour obtenir un surclassement en avion. On apprendra également ce que Jonathan Swift pensait de la vieillesse, quelles sont les différentes terminologies meurtrières et combien de types de *sushis* se disputent notre assiette.

Mais il faudrait tout citer des rubriques de ce livre pour en deviner véritablement la démesure. Certes, on peut s'en tenir au comique un peu snob de l'ouvrage, et rire de bon cœur de cette folle compulsion taxinomique. Mais en fait, derrière cet humour, se profile une ombre difficile à nommer. Elle est languide, ennuyée, mélancolique. A quoi toute cette comptabilité obsessionnelle sert-elle ? A rien bien sûr. Et là est la question. Car parvenu à la dernière page cette ombre révèle son vrai visage. Le nôtre. ■

P. K.



Deux des « Miscellanées » de Ben Schott : ci-dessus, une rose des vents, et ci-dessous, « Draper un sari » ALLIA

## DRAPER UN SARI



Gallimard publie le dernier en date des romans de l'écrivain et un choix de ses entretiens

# Carlos Fuentes brocarde les « Machiavel des cactus »

**LE SIÈGE DE L'AGILE**  
(*La silla del aguilá*)  
de Carlos Fuentes.

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Céline Zins  
Gallimard, « Du monde entier », 444 p., 22 €.

**TERRITOIRES DU TEMPS. UNE ANTHOLOGIE D'ENTRETIENS**  
(*Territorios del tiempo*)  
De Carlos Fuentes.

Choix et introduction de Jorge F. Hernandez  
Traduit par Céline Zins  
Gallimard, « Arcades », 398 p., 19,50 €

Donner la fin d'une histoire, c'est faire un cadeau diabolique. Votre obligé est satisfait, mais désenchanté, pire : responsable et prisonnier, car le dénouement lui brûle les lèvres à son tour. Carlos Fuentes le sait mieux que personne, et a même bâti sur ce piège un de ses romans, *Une certaine*

*parenté* (1979). C'est peut-être pour ruser avec cette captivante menace de la fin que l'écrivain mexicain rassemble depuis plusieurs années toutes ses œuvres narratives sous un seul titre, « *l'Age du temps* », comme sous celui d'un grand livre lacunaire, dont plusieurs chapitres seront toujours et encore à écrire. Chaque nouvelle fiction que publie Carlos Fuentes, âgé de 77 ans, trouve ainsi place dans son projet sans pour autant clore l'édifice actuel de ses 24 romans et recueils de nouvelles. Cette vaste bibliothèque a donc ordre et raison, mais pas de terme. Malice que partage avec elle le dernier ouvrage en date venu s'y insérer, *Le Siège de l'agile*, roman épistolaire de politique-fiction. Les intrigues des puissants en assurent le suspense, mais l'éternel retour des vanités en est le véritable fonds.

Diplomate de carrière jusqu'à sa démission du poste d'ambassadeur du Mexique en France en 1977, Carlos Fuentes a rarement perdu de vue la vie politi-

que de son pays. Et si certains se demandent encore quel sera l'état du monde en 2020, Fuentes répond bien volontiers dans *Le Siège de l'agile* : pitoyable, du moins vu du Mexique. Moins catastrophique, peut être, que dans son magistral roman *Terra Nostra* (1975), dans lequel les Etats-Unis annexaient leur voisin latino-américain à l'aube de l'an 2000. Mais la situation n'est guère reluisante dans *Le Siège de l'agile*. Le président mexicain s'étant opposé à leur politique, les Etats-Unis répliquent en privant le pays de son accès à leur satellite de communication commun. C'est la crise de trop pour un président à mi-mandat, que son entourage presse d'adober son candidat favori en vue des futures élections présidentielles, prévues trois ans plus tard.

Plus de téléphone, ni de radio, ni de télévision : que faire sinon écrire ? Les divers prétendants à la succession ne s'en privent pas, désorientés par le silence du président lui-même. L'échange de

lettres enfle dans un climat de conspiration, à ce moment critique du « *sextenat* » : « *Nous sommes des serpents et nous le savons. Mais dans le domaine politique, au Mexique la peau change tous les six ans.* »

Chaque rival cherche la formule qui fait mouche, pose au Talleyrand mexicain quand il ne se prend pas pour le « *Machiavel des cactus* ». Brocardant la politique mexicaine, Carlos Fuentes s'amuse à acclimater ces seconds rôles historiques dans un contexte où l'imitation les rend grotesques. La figure la plus marquante est sans doute Maria del Rosario Galvan, femme de tête et Pygmalion moins rusée qu'il n'y paraît. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le romancier lui associe la mémoire du Mexico pluriséculaire dont la vision inspire la plupart de ses œuvres. Ici, cette mémoire se superpose au temps cyclique du pouvoir et à l'art fugace de l'opportunité, qui fonde celui de la politique. La forme du roman épistolaire, avec ses chassés-

croisés et ses voix juxtaposées, convient bien à ces destins faits d'occasions à saisir, quoiqu'en ajuster le rythme et les styles soit une gageure. Si le procédé est long à se mettre en place dans les débuts du roman, il orchestre en revanche un dénouement efficace.

Carlos Fuentes observe donc les cercles du pouvoir, sans pour autant s'y confiner, lui qui vécut d'abord hors des frontières mexicaines jusqu'à l'âge de 15 ans, suffisamment longtemps pour fantasmer ce pays puis le traiter avec lucidité. C'est ce qu'il souligne dans les nombreux entretiens (plus de mille) qu'il a accordés, en parlant du Mexique et au-delà, fidèle à la phrase du surréaliste Jacques Vaché qu'il cite : « *Rien ne tue mieux un homme que d'avoir à représenter son pays.* » On retrouve donc ce même regard aigu sur la littérature et sur son temps dans une sélection de seize d'entre eux, menés sur plus d'une décennie. ■

FABIENNE DUMONTET

## ZOOM



**LE BAR DES HABITUDES**, de Franz Bartelt  
Heureux ceux qui vont découvrir Franz Bartelt

à travers ce recueil de seize nouvelles qui se présente comme un condensé de tous les talents d'un romancier, poète et nouvelliste n'ayant pas son pareil pour faire basculer d'un rien le quotidien le plus

ordinaire dans des situations loufoques, fantaisistes, voire fantastiques. Que l'on pense à ce client du « *Bar des habitudes* » qui découvre sa place occupée par un inconnu ; à cette serveuse qui croit voir le prince charmant dans l'homme qui vient la licencier ; à ce voyageur embarqué dans un train qui ne s'arrête jamais... Pour qui aime le loufoque, la tendresse, la rage et l'humour noir, il faut entrer dans ce « *Bar des habitudes* », où chaque histoire se déguste sans modération. *Ch. R.*  
Gallimard, 256 p., 17,50 €.

**LE PREMIER PAS SUFFIT**, de Xavier Houssin  
Dès 8 ans, Xavier Houssin est

pris par cette « *maladie d'enfance* » que d'aucuns appellent le virus de la lecture. Elevé sur un vide, une absence, celle de son père parti dès sa naissance, le petit garçon joue au jeu des sept familles avec pour pères d'adoption Hugo, Nerval, Lamartine... Jusqu'à 18 ans, où dans une librairie d'anciens, tous seront supplantés par un homme de lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle aujourd'hui oublié, Jean-Baptiste de La Harpe. Dès lors, Xavier Houssin va mettre ses pas dans les siens. « *J'ai choisi de le suivre pour rattraper mon rêve. Je me laissais guider. Je découvrais sa vie. Une envie de savoir sa difficulté d'être. J'étais le réceptacle d'un passé enfoui. Les livres. Les*

*archives. Et les lettres rouvertes. Comme il renaissait à chaque découverte, inexplicablement, je me souvenais de tout.* » Au fil de cette quête, autobiographie et portrait s'entrelacent dans un très bel hommage à la lecture et aux livres « *qui nous emportent (...)* au centre de soi-même ». *Ch. R.*  
Buche-Chastel, 136 p., 11 €.  
Xavier Houssin collabore au « *Monde des livres* »

**LA PREUVE PAR LE CHIEN** de Michel Chaillou  
Trois couples de touristes disparaissent après avoir tous séjourné dans le même hôtel de Guernesey. Mais ont-ils vraiment disparu ? On retrouve bien des traces et même la preuve

promise par le titre, mais l'enquête consiste moins à résoudre des mystères qu'à poser les questions justes ; celle du temps qui passe et nous use dans la scandaleuse indifférence du monde qui nous entoure ; celle du sens qu'il faut bien essayer de donner à l'étrange condition humaine. Sous le double patronage de Saturne le mélancolique et de Victor Hugo, le visionnaire, Michel Chaillou entraîne son lecteur dans de captivantes pérégrinations qui passent insensiblement du journal intime au pseudo-roman policier, de l'inquiétude métaphysique à l'humour. *G.Me*  
Fayard 370 p., 20 €.

**DE LA VIE ET AUTRES CHIENNERIES**, de Virginie Lou Viviane, la narratrice de cet étonnant recueil, entraîne le lecteur dans d'improbables péripéties : pratiques tyranniques d'une metteuse en scène, calvaire d'une femme vouée à soulager la souffrance des autres et qui ne parvient pas à échapper à son aliénation. Les portraits, aigus, et le sens de l'exercice font le prix de ces variations qui interrogent la destinée et la place de l'action, quand la sagesse consiste peut-être à n'assumer, comme Julian, l'ami artiste de Viviane, de ne faire que du vent. *Ph.-J. C.*  
Ed. Joëlle Losfeld, 184 p., 15,50 €.

Une saisissante réflexion sur le mal et l'engagement

## Péju, au bout du conte

Les contes proposés dès la petite enfance ont une cruauté nue qui effraie aujourd'hui sans cesser de fasciner. Ouvert par une énigmatique parabole sur un couple de frère et sœur, perdus dans une forêt à l'orée d'un monde en guerre, où tout s'est abîmé, et fermé sur un épilogue faussement apaisant, *Le Rire de l'ogre*, nouveau roman de Pierre Péju, joue de cet effroi tout en traquant le mystère.

Auréolé du succès populaire inespéré que lui valut son précédent opus, *La Petite Chartreuse* (Gallimard, 2002), Livre Inter 2003 porté à l'écran par Jean-Pierre Denis (2005), le romancier offre là autant une méditation sur le mal qu'une réflexion sur le sens de l'engagement artistique face à l'horreur absolue.

Si c'est dans le Vercors, terre martyre de la folie nazie, que Paul Marleau se fixe, dès qu'il en ressent frontalement la force (« *Je ne résiste pas à l'envie de croquer le ricanelement fixe d'une pierre, ou le geste énigmatique d'une branche. C'est moins le paysage du Vercors qui m'attire que ces blocs épars, malmenés par les éléments. Je frissonne, mais en dessin, j'effleure la matière du monde* »), là qu'il rencontre Philibert Dodds, sculpteur dont l'œuvre commémore aux abords du plateau les résistants sacrifiés et dont l'exemple infléchi sa vocation artistique, là encore qu'il retrouve Clara Lafontaine, photo-

graphe qui court les terres d'actualité les plus brûlantes pour traquer sur le visage de ceux qui vont tuer, mourir peut-être aussi, le secret de cette inhumanité dont son père, médecin de la Wehrmacht, ne s'est jamais remis, tout s'est joué bien plus tôt. Dans l'ombre faussement familière de la forêt bavaroise, décor de ces Märchen dont les Grimm ont diffusé le folklore terrible.

Été 1963 : le narrateur vit dans le village de Kehlstein une révélation décisive. Reçu par son correspondant dont tout le sépare (Paul est « *der Franzose* » ou le « *dessinateur* » :

*un type un peu artiste, fantasiste et approximatif, donc parfaitement français* »), il découvre par indice la noirceur d'un drame dont le silence garantit l'oubli. Une quête qui paradoxalement le distrait de ses propres angoisses : « *Je suis si jeune encore ! J'ai depuis quelque temps déjà l'impression confuse que mon enfance s'effondre derrière moi comme une falaise friable. Mon enfance heureuse, un peu mélancolique, puis déchirée par le meurtre inexplicable de mon père, le désarroi de ma mère, l'abandon soudain de ma ville natale. Je suis si jeune encore !* »

Au contact de Clara, singulière et en marge, dont le père fait un rempart odorant et aigu de roses à la folie de son épouse, rivée à son piano comme un naufragé à sa bouée, pour abolir le souvenir des trombes d'acier qui ont

détruit sa ville et effacé les siens, il scrute un réel mensonger à force de s'évertuer à vivre « *comme avant* ».

Kehlstein. Moins une étape dans un apprentissage de l'âge d'homme qu'une matrice véritable. « *C'est en ces lieux que j'ai dû mûrir, très vite, en un seul été. C'est là que j'ai pris goût à la distance, à l'absence de tout ce qui est familier, à mon statut d'étranger, et donc à ce qui-vive permanent.* »

« **Idiot et saint** »

Mais cette lucidité est-elle humaine ? « *Idiot et saint des temps nouveaux* », le tout jeune docteur Lafontaine confiait à son carnet, sur le front russe : « *L'espace qui se jette sur nous ne balaie pas les choses, ne fouette pas les corps : il les rend simplement minuscules. Ici, l'immensité est un rire monstrueux. Malgré le vacarme des chenilles de nos chars, j'entends rire l'espace russe.* »

Ce rire qui salue la défaite de l'humain, Paul va lui donner forme, travaillant la matière, pierre et fer, quand Clara l'éteint dans le regard, clos ou hébété, de ceux qui œuvrent à sa gloire. Sans réparer jamais le préjudice, intime et universel, cause fantasque dont ils se sont, chacun à leur manière, fait les champions. « *Du passé des êtres les plus proches, voire de leur vie entière, on ne retrouve jamais que des lambeaux pleins de silence et de poussière, comme quand on ouvre des placards contenant des vêtements démodés, dépareillés et quelques traces au fond des poches, vieux tickets, notes de restaurant disparus, pièces de monnaie qui n'ont plus cours et autres brindilles d'une existence effacée.* » ■

PH.-J. C.

Chronique des jours d'une mère célibataire

## Vivre sa vie

LE TIROIR À CHEVEUX  
d'Emmanuelle Pagano.

POL, 136 p., 14,50 €

Le soleil s'est couché lentement dans le rouge. Un rouge profond comme celui d'un rideau de théâtre. Au soir, les martinets ont volé haut, tout en rond, dans le ciel. Demain, le vent viendra de l'ouest. C'est le cers. Il nettoie la grisaille. Balaye les nuages. Installe le beau temps. Promet la terre chaude et les odeurs qui montent. Il en est qui rassurent, qui apaisent, qui entourent. Mémoire des effluves. On peut se raccrocher à tant de petits riens. La très jeune narratrice du *Tiroir à cheveux* a gardé en rempart des senteurs fugitives. Les ombelles des fenouils, l'huile d'amande douce. Un étrange viatique qui la tient étonnamment intacte dans une vie d'accrocs. De séquences brutales. Ses « copains » la partouzent à plusieurs dans les bois. « *Ils me poussaient dans les églantiers qui griffaient ma nuque mon dos, puis mes seins mon ventre (...). Ma tête était pleine de ronces. Je me laissais faire mais les églantines étaient douloureuses. Je prenais dans mes paumes égratignées leurs pétales douillets. Je les broyais. Mes copains parfois me tendaient la main pour me relever. J'avais peur que ça m'enlève le parfum acide et chétif que je venais de voler, et que je gardais précieusement dans mon poing.* » C'est le prix à payer pour s'imaginer libre. Pour s'affranchir enfin d'une étouffante famille. Les mots aigres, les clagues. Le père encaserné dans une gendarmerie de village. La mère et son ménage. Comment on s'émancipe sans trop le faire exprès.

Elle a eu un enfant cette toute jeune fille. Seule. A même pas 15 ans. « *Je m'en suis aperçue trop tard pour en parler.* » Un petit garçon blond qui ne sait pas grandir. Gémissant et sans mots. Qui ne peut pas marcher. Et un autre a suivi, étonnant petit frère. Seule encore. Elle joue à la maman jusqu'à s'en épuiser.

Gardez vos mouchoirs secs. Pas plus de mélo que de chronique sociale. Ce court récit d'Emmanuelle Pagano (qui a publié déjà : *Pour être chez moi*, éd. du Rouergue, 2002 et *Pas devant les gens*, éd. de La Martinière, 2004) parle d'aptitude au bonheur. De désir de revanche et d'envie d'exister. Son héroïne travaille dans un salon de coiffure et voue aux cheveux une vénération croissante qui prend son origine dans le souvenir du jour où, petite fille, on l'a forcé à couper ses longues boucles brunes. « *J'aime les cheveux, explique-t-elle, même gras, rêches, épais. Mats, soyeux, souples au toucher, moites. J'aime toucher les cheveux. Regarder de près leurs formes, leurs couleurs, leurs textures. Et m'approcher des têtes, par derrière, par côté. J'aime surprendre les mouvements des mèches. Les renifler en douce.* » Une embellie étrange. Les phrases simples enveloppent une chronique terriblement intime. Dans la désespérance douce d'un avenir inquiet. Le texte nous saisit et nous fait chair de poule, entre effroi et envie. Compassion et colère. Effraction et respect. Tout est tellement vrai, tellement dépouillé. Emmanuelle Pagano est si proche et sincère... Ils sont rares ces livres qu'on relit sans attendre, comme si l'on voulait ne jamais les fermer. ■

XAVIER HOUSSIN

Le sixième roman de Gisèle Pineau

## Voyage triangulaire

FLEUR DE BARBARIE  
de Gisèle Pineau.

Mercure de France, 408 p., 20 €

Enfant, Gisèle Pineau fut une « *nég zagonale* » ou une « *négropolitaine* » selon les jours et les départements... Née aux Antilles, et débarquée très tôt sur le continent, elle devint une Antillaise en France et une Française aux Antilles. Déracinée, à la merci du racisme des uns et de la discrimination des autres, elle rejoignit malgré elle la cohorte de ceux qu'on nomme « *les exilés* » et y inscrivit sa destinée.

Depuis, en effet, devenue infirmière en psychiatrie et écrivain, elle n'a jamais cessé, tant sur un plan géographique que littéraire, de franchir l'océan en tous sens, dans une quête inlassable.

Pour son sixième roman, *Fleur de Barbarie*, elle nous offre cette fois un voyage triangulaire entre Saint-Louis du Sénégal, Saint-Louis du Missouri et Saint-Louis de Marie-Galante, avec tout de même un petit détour par la Sarthe et Paris... Comme dans ses précédents ouvrages, le circuit est donc bien en place, qui n'est pas sans évoquer, en un rappel

sourd, la scène primitive du peuple créole.

L'héroïne, Josette, est une pauvre gosse, livrée à la Ddass par sa mère dès son plus jeune âge, puis confiée à une gentille famille de fermiers sarthois. Las, à peine s'est-elle refait une santé que la voile de nouveau arrachée à son milieu d'adoption et expédiée sans préavis à Marie-Galante, auprès d'une grand-mère rigide et taciturne.

« **Retrouver tes racines** »

Sa génitrice-courant d'air lui aura seulement fait l'offrande de ces quelques mots avant que de la jeter dans l'avion pour les îles : « *Tu ne dois pas être triste... Au contraire, tu vas retrouver tes racines...* » C'est avec cet unique bagage que la petite fille va devoir appréhender sa nouvelle existence, et plonger dans la lumière brûlante des Antilles. Voici donc les prémices d'un roman au style à la fois chatoyant, sensuel et violent, et à l'identité... multiple ! Décidément, on ne se refait pas...

Ce pourrait en effet être une saga, réunissant tous les ingrédients du genre : amours contrariées, secrets de famille, dispari-

tions tragiques, vengeances glorieuses et j'en passe. Ce pourrait être une ode à Joséphine, « la » Baker, et sa ceinture de bananes, son enfance de misère, sa voix, son déhanché, ses douze enfants et son château. Ce pourrait être un réquisitoire farouche contre toutes les formes de... barbarie.

Mais aussi un admirable portrait de la France dite « profonde », ou bien encore, une ballade en noir et blanc, peuplée de fantômes aux chaînes trop lourdes, entre les trois Saint-Louis. Et ce serait sans doute faire offense à leur auteur que de taire toutes ces pages vibrantes sur la passion de l'écriture et sa nécessité, sans compter celles qui narrent avec autant d'acuité l'enfance bafouée.

Vous l'aurez compris, *Fleur de Barbarie*, est un peu tout cela à la fois et bien davantage encore. Gisèle Pineau pensait perdre la vie durant la gestation du roman ; elle voulait y mettre tous les thèmes qui lui sont chers, comme pour un véritable livret-testament. Pari réussi. Depuis, elle a recouvré la santé. On lui, on nous souhaite encore beaucoup de romans comme celui-ci. ■

FLORENCE BOTT



LES JUINS ONT TOUS LA MÊME PEAU, de Chloé Delaume. C'est un livre fondateur pour Chloé

Delaume. Un livre-clé où l'auteur de *Certainement pas* (Verticales, 2004) rend hommage à un mort sans qui, dit-elle, elle ne serait pas. Ou du moins « *pas très bien* ». Ce mort, c'est Boris Vian. Nous sommes dans les années 1980, dans une petite ville des Yvelines. « *Personnage d'une fiction à la con, d'un scénario*

goret, d'un roman familial putride et affligeant », la demoiselle découvre *L'Écume des jours*. Ce soir-là, perdant sa virginité de lectrice, notre « *belle aux abois* » se jure qu'un jour elle sera métaphore. Qu'elle s'appellera Chloé – comme le personnage du texte de Vian.

Quelques années plus tard, c'était chose faite : elle signait de ce nom le premier de ses textes, et donnait à entendre l'une des voix les plus singulières, mais surtout les plus intéressantes de la littérature française contemporaine. E. G. Ed. La Chasse au Snark, 96 p., 10 €.

LES CHARMES DISCRETS DE LA VIE CONJUGALE,

de Douglas Kennedy Auteur à très grand succès en Europe (il n'est pas édité aux États-Unis, son pays d'origine), Douglas Kennedy a le don de tenir ses lecteurs en haleine, par le biais d'intrigues à la fois serrées et suffisamment fines pour plonger dans la vie intimes des personnages. Ses histoires ont aussi le mérite d'éclairer certains aspects de la société américaine, vis-à-vis de laquelle il se montre très critique. A travers le destin d'Hannah Buchan, une jeune bourgeoise des années 1970 qui pense fuir l'engagement politique et se retrouve,

Françoise Verny, l'oubli et la mémoire

## En souvenir de l'amie anéantie

« **SERONS-NOUS VIVANTES LE 2 JANVIER 1950 ?** », de Françoise Verny, préface de Patrick Modiano Grasset, 126 p., 13 €.

C'est un petit livre rouge. Sur la couverture, une photo de classe tout ce qu'il y a de plus classique – des jeunes filles bien rangées avec leur tablier blanc, entourant leur enseignante – et, au-dessus, le nom de l'auteur : Françoise Verny. Dès la préface, simple, limpide, de Patrick Modiano, le sentiment que l'on va aller droit à l'essentiel de la vie : « *J'ai l'impression de renouer le fil d'un dialogue interrompu. Françoise Verny, après la lecture de Dora Bruder, m'avait écrit que ce livre réveillait en elle le souvenir de Nicole Alexandre, sa meilleure amie du lycée Jules-Ferry, déportée à Auschwitz dans le convoi du 20 novembre 1943.* » Quelques pages plus loin, un fac-similé de la lettre de Nicole Alexandre adressée à Françoise Verny, de Drancy : « *27.2.43. Ma chère vieille Françoise. Excuse-moi après trois mois d'internement de n'avoir pas encore écrit. Mais c'est difficile...* ».

Une petite écriture ronde, appliquée. Ce sera la dernière fois que Françoise aura des nouvelles de Nicole.

Françoise Verny, celle que l'on surnommait « la papesse de l'édition » ou encore « l'ogresse », est morte il y a tout juste un an, le 14 décembre 2004, à l'âge de 76 ans. Elle avait donc laissé un manuscrit dans lequel elle raconte comment, pendant plus de vingt ans, elle avait « évacué » Nicole. Jusqu'à ce jour de 1967 ou 1968, elle ne se rappelle plus très bien, où elle reçut le manuscrit d'un journaliste prétendant que les Israéliens s'étaient servis des victimes de la Shoah comme alibis. Sous le coup de la fureur, elle hurla le nom de Nicole qu'elle croyait enfoui dans l'oubli et ressortit de son grand placard cette lettre du 27 février 1943.

« **Anéantie par l'Histoire** »

Comme l'écrit Patrick Modiano, il aura fallu à Françoise Verny plus de cinquante ans pour trouver les mots, pour mettre au jour ce souvenir « dormant » qui ne l'avait jamais quitté. Alors elle, raconte, d'une écriture fluide, rassemblée et contenue, le présent de 1942, « sa » Nicole « *anéantie*

par l'Histoire », sa propre judéité – formidable portrait de son arrière-grand-père, un certain Monsieur Goldstein, rabbin à Sittard, qui fut soudain pris par l'envie de manger du porc et qui, grâce à son ami Ernest Renan, finit par trouver un poste de correcteur d'hébreu à l'Imprimerie nationale.

Catholique pratiquante, Françoise Verny poursuit dans ce livre bouleversant son singulier dialogue avec Dieu qu'elle avait initié dans « *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Grasset, 1998). Elle admire ce juif qui avait passé toutes les années de guerre caché dans une cave à Cologne et qui avait écrit sur les murs de son cachot :

« *Je crois au soleil même s'il ne brille pas*« *Je crois à l'amour, même quand il ne m'entoure pas*« *Je crois en Dieu même quand il se tait.* »

En ce 4 octobre 2000, tandis qu'elle achève son livre, elle s'interroge : « *Je ne comprends pas le silence de Dieu devant l'atrocité. Je le supporte mal (...). Quand je pense à Nicole, je ne suis plus sûre de croire en Dieu.* » ■

FRANCK NOUCHI

par hasard, mêlée à un grave délit, l'auteur examine les tensions entre conservatisme et aspirations progressiste, sans cesse présentes dans l'histoire de son pays. R. R. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Cohen, Belfond, 528 p., 21 €

## LE BEL ÉCHANGE,

de Claudine Galea C'est une ville portuaire, aux couleurs et aux odeurs du Sud. Marseille, peut-être. Une femme blessée y revient, après la fin d'une histoire d'amour passionnée. Mais Claudine Galea n'écrit pas de roman sentimental, elle explore les états limites. C'était le cas dans son

premier texte, *Jusqu'aux os* (éd. du Rouergue 2003). C'est encore plus violent avec *Le Bel échange*, une recherche de l'absolu à travers la relation sado-masochiste de la narratrice et d'une jeune fille qu'elle initie, Pauline : la douleur consentie et contrôlée ; les codes, le monde extérieur « *mis entre parenthèses* ». Jo. S. Ed. du Rouergue, « La Brune », 80 p., 7,50 €.

## EN CAS DE BONHEUR,

de David Foenkinos Quatrième opus du jeune romancier, découvert avec *Inversion de l'idiotie* (Gallimard, 2002) et justement consacré par le prix Roger-Nimier pour Le

Potentiel érotique de ma femme (Gallimard, 2004), *En cas de bonheur* retrouve la fantaisie allègre qui est la signature de David Foenkinos. Explorant le territoire miné et si fréquent de l'adultère, puisque le couple est « *ce pays qui a la plus faible espérance de vie* », l'écrivain pimente sa réjouissante investigation en retournant certains emplois, tel celui du détective privé. Jean-Jacques et Claire sauveront-ils une harmonie conjugale dont ils n'espèrent plus rien ? Sous la minceur de l'argument, une peinture brillante dont la leçon est aussi réjouissante et féroce que l'ironie du style. Ph.-J. C. Flammarion, 240 p., 16 €.

Le « Traité d'athéologie » de Michel Onfray, qui a connu un grand succès et suscité plusieurs répliques, constitue l'une des pièces de la réflexion sur la laïcité ainsi que sur la place et les enjeux du religieux

# L'intelligence de Dieu

Le succès du livre de Michel Onfray, *Traité d'athéologie* (Grasset, « Le Monde des livres », du 11 mars) est venu curieusement faire contrepoint au centenaire de la loi de séparation de 1905. Moins parce que les invectives qu'il contient rappellent les plus chaudes heures de l'anticléricalisme, qu'en raison d'une confusion introduite par l'ouvrage sur la nature et le sens de la notion de laïcité. Pris à la lettre, le professeur d'athéisme aurait pu faire oublier que les chrétiens ont eux-mêmes investi la loi, qu'ils se sont formés à son contenu. Ainsi, la frontière de la laïcité ne passe nullement entre croyants et athées, mais elle traverse et enrichit tout le champ du religieux. Emile Poulat évoque quelques épisodes de l'histoire mouvementée du christianisme au XX<sup>e</sup> siècle.

En fait, au-delà du violent et injuste argumentaire d'Onfray à l'encontre des trois monothéismes, avec une prime de brutalité pour les chrétiens, ce livre a le mérite de montrer les limites intellectuelles d'un exercice classique : l'attaque anti-religieuse. A l'image de toute idéologie, l'athéisme a ses forces et ses faiblesses, ses hautes et ses basses eaux...

Comme l'explique Irène Fernandez dans l'un des ouvrages de réfutation de Michel Onfray (*Dieu avec esprit. Réponse à*

*Michel Onfray*, éd. Philippe Rey, 164 p., 14 €), la foi comprend mieux, avec moins de passion, l'athéisme que l'inverse. Ce qui est plus un devoir qu'un privilège. La théologie, de son côté, a forgé ses concepts « dans un rapport étroit et souvent dialectique avec la philosophie » (1). Le contenu de « bibliothèques millénaires » illustre l'effort de pensée qui a été déployé pour accéder à l'intelligence du message de la Révélation et, solidement, de notre condition d'homme. L'ouvrage fondamental de John P. Meier sur Jésus, comme l'encyclopédie consacrée à saint Augustin appartiennent à cet effort.

## Persistence de stéréotypes

Deux autres essais viennent répondre à celui d'Onfray. Comme Irène Fernandez, un jeune écrivain de 30 ans, Matthieu Baumier, pointe quelques errements, notamment historique du *Traité d'athéologie*, par exemple, lorsque son auteur parle du « mariage d'amour entre l'Eglise catholique et le nazisme » (*L'Anti-Traité d'athéologie. Le système Onfray mis à nu*, Presses de la Renaissance, 246 p., 17€).

Dans *Le Nouvel Antichristianisme*, René Rémond (Entretiens avec Marc Leboucher, Desclée de Brouwer, 152 p., 18€) s'indigne de la persistance de stéréotypes contre le christianisme que le moindre regard objectif, ou la simple bonne foi, ne

devraient plus tolérer. Mais il n'y a jamais de violence verbale chez lui. L'historien aligne des faits et les analyse. Sa clarté d'exposition tranche avec le ton militant d'Onfray. L'Eglise, citadelle de l'obscurantisme ? Procès obsessionnel, archaïque, insiste Rémond. Plus personne ne peut ignorer les efforts de la théologie pour articuler la foi et la raison ou le travail d'un siècle d'exégèse critique de la Bible. Répression morale et politique ? L'historien catholique ne nie pas la puissance de la tradition ascétique et doloriste du christianisme, mais démontre aussi comme le message du Christ des *Béatitudes* fut un message de libération : le christianisme n'a rien vu avec « une quelconque invitation à la résignation ».

Rappelant que l'Eglise, en eût-elle le souhait, n'a plus les moyens de contrôler les partis et les esprits, René Rémond cherche à comprendre les origines de cette remontée d'antichristianisme. Pour lui, c'est le masque d'un « ultralibéralisme » qui n'est pas seulement économique, mais moral, qui nivelle les valeurs au nom d'un prétendu droit absolu au « bonheur », d'une « idéologie libertaire » qui confond liberté et licence, d'un « néopaganisme », enfin, qui a conduit le XX<sup>e</sup> siècle aux pires idolâtries.

Le livre dirigé par Olivier Boulnois et préfacé par Mgr Lustiger, *Je crois en un*

*seul Dieu*, rassemble des contributions de théologiens parues dans la revue catholique internationale *Communio* entre 1975 et 1991 (dont Joseph Ratzinger, futur Benoît XVI, et de Hans Urs von Balthasar). Analysant les différents articles du *Credo*, l'ouvrage illustre et développe avec une grande rigueur spéculative – mais une spéculation directement reliée, à l'expérience concrète du croyant – ce postulat formulé par l'auteur : « L'objet de la foi est intelligible *de part en part*. » Cette affirmation élémentaire est centrale, dans la mesure où elle permet de se soustraire à l'idée fautive selon laquelle la foi appartient au domaine de l'irrationnel, de l'invisible, du sensible. Il y a donc là quelque chose à penser, à articuler.

De la dimension collective de la religion et de la foi professée en commun, Michel Onfray fait sa principale cible. En revanche, de la multiplicité des possibles rapports individuels à la foi, il ne dit mot. Bernard Sichère, philosophe et écrivain, témoigne dans *Catholique* (Desclée de Brouwer, 160 p., 19€) de l'un de ces possibles. Démontrant qu'à l'intersection du sensible et du raisonnable, du collectif et de l'individuel, l'appartenance à une religion – et même la simple qualité de *fidèle* – ne constitue en rien un frein à la liberté de penser. ■

PATRICK KÉCHICHIAN ET HENRI TINCQ

## Olivier Boulnois : « Toutes les mauvaises raisons de croire ont disparu »

**Vous avez dirigé l'ouvrage *Je crois en un seul Dieu*. Hans Urs von Balthasar et *Communio* commentent le *Credo* (PUF, 392 p., 21€) Quel est le sens de votre démarche ?**

J'ai voulu présenter une compréhension globale de la foi catholique. La foi n'est pas un cri. Je suis donc parti des articles de foi du *Credo*. Pour chacun, j'ai repris le commentaire de Hans Urs von Balthasar, paru dans la revue *Communio*, puis celui d'un philosophe ou d'un théologien. L'ouvrage est donc à la fois polyphonique et unifié par le génie universel de Balthasar. Il propose de renouveler la tradition de l'« intelligence de la foi » : il affronte sans concession les principales difficultés de la foi catho-

que, et montre sa pertinence actuelle, notamment philosophique. Chacun pourra ainsi explorer ses raisons de croire, ou de ne pas croire...

**Le *Credo* est-il la bonne réponse à l'athéisme ?**

L'athéisme philosophique n'a plus beaucoup cours. Nul ne se propose plus sérieusement de démontrer la non-existence de Dieu ou de réfuter la foi en Dieu. Nous sommes plutôt dans une ère où toutes les convictions se valent. Et l'athéisme est aujourd'hui une idéologie, une croyance parmi d'autres. Lorsqu'une idéologie demande que nous croyions en elle (c'est-à-dire que nous y soyons fidèles), elle devient une religion séculière. Elle attend de nous une attitude

religieuse pour un objet censé être scientifique ou source de progrès. Mais dire « je crois en un seul Dieu », c'est viser un objet absolument unique, différent de tous les autres. Le chrétien est celui qui met sa foi en le seul être qui soit digne de foi : Dieu. Le christianisme ne se donne pas pour autre chose que ce qu'il est : une pure foi. Il refuse de croire en tout ce qui n'est pas crédible : « *Nous sommes les athées de tous les faux dieux* », disait saint Justin.

**L'idéal de laïcité peut-il coexister avec la forte affirmation de l'identité religieuse ?**

La « laïcité » est la version française d'un phénomène typiquement chrétien, la séparation du pouvoir temporel et du pou-

voir spirituel. D'une part, la loi, le pouvoir politique, est une nécessité pour l'homme ; de l'autre, l'homme est fait pour Dieu, et non pour l'Etat et ses idoles. Les deux dimensions s'articulent en chacun de nous. C'est pourquoi la laïcité peut être une chance pour le christianisme. Toutes les mauvaises raisons de croire ont disparu : alliance du sabre et du goupillon, rôle de compagnon de route du Parti, etc. Il ne reste plus que la rencontre personnelle avec le Christ. Et là, la mission de l'Eglise, c'est-à-dire de chaque chrétien, est de dégager la figure du Christ des fausses représentations. L'essence du christianisme, ce n'est ni la morale, qui est universelle, ni la discipline ecclésiastique,

dont on nous rebat les oreilles, ni même la doctrine : c'est la personne du Christ. La question décisive n'est pas de savoir si nous adhérons à un catalogue de thèses, à un programme idéologique, c'est de savoir si nous pensons qu'un Dieu nous aime. Le *Credo* et la théologie sont indispensables, mais ce sont des moyens. Ils ne sont là que pour exprimer cette vérité très simple : Dieu est-il amour ? Telle est la vraie question qu'on se garde bien de poser.

**Foi et raison s'opposent-elles ?**

La foi chrétienne est de part en part rationnelle, elle le proclame depuis l'origine. Pas au sens des sciences démonstratives, mais d'abord parce qu'elle a une



« La Cène » de Joos Van Cleve. CHRISTIAN MILOVANC

signification intelligible, et surtout parce qu'elle suppose la rationalité du monde et celle de l'homme. A l'heure où la rationalité est elle-même minée par le doute et la domination de l'efficacité pratique, la foi chrétienne est la seule à croire dans la raison humaine. C'est surtout lorsqu'elle ne croit plus en elle-même que la raison paraît s'opposer à la foi.

PROPOS RECUEILLIS PAR P.K.

## De Bloy à Mitterrand, destins de catholiques

**LA QUESTION RELIGIEUSE ET SES TURBULENCES AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE**  
d'Emile Poulat

Berg International, 336 p., 28 €

Dans une baroque galerie de portraits, l'historien Emile Poulat montre l'infinie diversité des engagements dans la foi catholique. Ils s'appellent Achille Dauphin-Meunier, Léon Bloy, Johannes Wehrle, Miguel de Unamuno, François Mitterrand, Jean-Augustin Maydiou, Maurice Montuclard, etc. Les uns sont de parfaits inconnus, les autres très ou mal connus. Ils sont de toute génération, de gauche ou de droite, conservateurs ou progressistes, intransigeants ou modernistes. Qu'ont-ils de commun ? Un certain tempérament catholique. De cette foi puissante ou fragile, convaincue ou flottante, qui ne se classe pas aisément dans des moules, mais transforme des vies, leur donne un sens, suscite des engagements, en fait des vies de saints ou de mendiants.

Au soir de sa carrière, Emile Poulat, monument de l'histoire du catholicisme, découvre enfin... l'histoire. Son livre est, à la fois, une galerie de portraits et un manifeste. Poulat, qui a écrit tant d'essais, de sommes et de synthèses, a la révélation de sa vie : l'histoire ne peut plus être « a-céphale », c'est-à-dire sans tête, anonyme. L'histoire, purement narrative, des mouvements, des idées, des institutions a fait son temps. Elle doit céder la place à des visages, des cœurs, des pensées, des passions intérieures. A ces petites histoires qui font la grande Histoire.

Où trouver mieux que dans le vif catholique l'application de ce beau principe ? Voilà une religion qui est tout à la fois famille d'esprit, institution, manière de vivre, source d'inspiration pour les artistes, écrivains, politiques. Le principal mérite du livre de Poulat est de montrer la pluralité des itinéraires, des convictions, des comportements, des scepticismes. A le suivre, on mesure le fabuleux trésor d'une

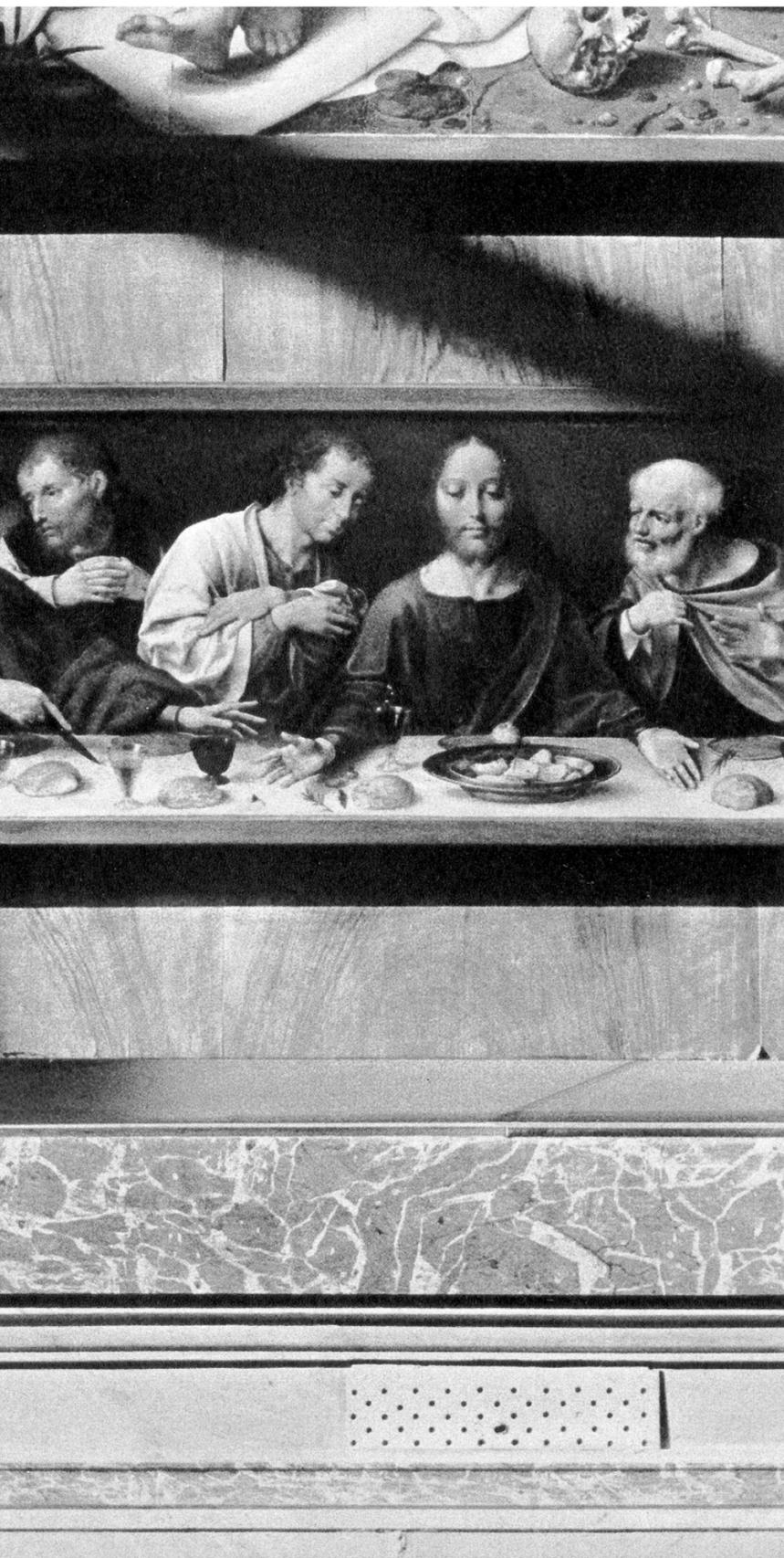
Eglise qui a suscité tant de vocations diverses, mais on y découvre aussi une auberge espagnole où se côtoient des intégristes, des modernistes, des agnostiques, de ceux qui ont un tempérament de feu ou des tièdes à vomir, de ceux qui ont un rapport exécrable à l'institution, d'autres qui n'osent faire un pas hors de son sillon.

Au fil de pages parfois magnifiques, on découvre un Léon Bloy « pauvre du Christ », venu de la famille « du christianisme insatisfait des béatitudes, du christianisme fraternel de l'Eglise primitive, du christianisme dépouillé de François d'Assise ». Un François Mitterrand dérangé par la foi de son enfance catholique. On partage les tourments d'un Alfred Loisy, au soir de sa vie, exécuté condamné, persécuté au début du siècle par Pie X pour crime de « modernisme », mais réglant d'infinis comptes avec Pie XI, « le pape le plus maléfisant depuis des générations, à côté de Hitler et de Mussolini dans la conjuration contre la liberté de l'esprit, sous couleur de lutte contre le

communisme ». Loisy était tout sauf une forte tête. Il est mort convaincu non pas d'avoir eu toujours raison, mais, écrit Poulat, sûr que « l'Eglise ne pourrait indéfiniment freiner le travail de la pensée chrétienne sur elle-même ou dans les conditions nouvelles qui lui étaient faites ».

Poulat n'est pas loin de le penser aussi. Pour lui, l'événement majeur du catholicisme au XX<sup>e</sup> siècle fut, non pas la naissance et l'effondrement de l'Action catholique, mais la « crise moderniste », celle qui, outre Loisy, condamna les Lagrange, Duchesne, Sangnier, avant d'exclure, plus tard, les Chenu, Congar, Teilhard depuis réhabilités. Crise toujours recommencée, obligeant l'Eglise à un perpétuel effort de « révisionnisme culturel ». La leçon de cette galerie de portraits est bien une leçon de liberté : celle des enfants de Jésus-Christ qui, dans ou hors de leur Eglise, tentent, chacun à sa manière et dans le tréfonds de sa conscience, de lui rester fidèles. ■

H. T.



OFF (« LE LOUVRE REVISITÉ ») ÉD. CONTREJOUR

## La scrupuleuse enquête historique de John Paul Meier sur Jésus

**UN CERTAIN JUIF, JÉSUS LES DONNÉES DE L'HISTOIRE.**

**T. 1. Les sources, les origines, les dates ;**

**T. 2. La parole et les gestes ;**

**T. 3. Attachements, affrontements, ruptures**

de John Paul Meier.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Bernard Degorce (t. 1 et 2 seulement), Charles Ehlinger et Noël Lucas. Cerf. « Lectio Divina », t. 1 496 p., 35 € ; t. 2. 1 330 p., 80 € ; t. 3. 752 p., 50 € ; t. 4 à paraître.

Attention, chef-d'œuvre ! On ne manque pas de belles et grandes études sur l'historicité de Jésus, y compris récentes, mais aucune ne peut prétendre rivaliser avec le monument consacré au sujet par John Paul Meier dans les années 1990, et encore moins le remplacer.

Prêtre catholique, professeur de Nouveau Testament dans divers séminaires et à la Catholic University of America de Washington avant de rejoindre la très prestigieuse Notre Dame University dans l'Indiana, l'auteur ne masque certes pas sa foi, mais il réussit à en faire totalement abstraction pour donner ce qui est l'enquête la plus approfondie, la plus honnête, la plus scientifiquement conduite que l'on puisse lire aujourd'hui sur le Jésus historique. Comme il le rappelle d'emblée à la suite de Thomas d'Aquin, à propos de Jésus, on doit distinguer entre « ce que l'on sait par la raison et ce que l'on affirme par la foi. Cet ouvrage se limite au premier des deux domaines », ce qui ne diminue en rien l'intérêt qu'il peut y avoir pour le croyant, le théologien ou l'exégète à s'appuyer sur les résultats de la recherche historique.

**Admirable examen des sources**

Meier avance donc à visage pleinement découvert et, dès les premières pages, on reste comme ébloui par la rigueur de la méthode, la finesse des analyses, la justesse des conclusions. Là où l'historien agnostique serait prêt à admettre la validité d'un renseignement tiré d'une source unique, Meier cherche la faille avec obstination et n'accepte de conclure qu'après avoir écarté par la raison toutes les objections, avoir levé tous les doutes. Son examen des sources est de ce point de vue admirable et rend obsolètes des centaines d'études où la part de l'imagination intellectuelle, qu'il juge sans limites, l'emporte de loin sur l'objectivité de l'historien et la réalité des textes. Ainsi sont écartés du

débat, après examen approfondi, aussi bien les Evangiles apocryphes que les textes de Qumran, pour s'en tenir aux quatre Evangiles canoniques, « les seuls documents majeurs qui contiennent des ensembles importants de matériaux utilisables pour une recherche du Jésus historique ».

C'est que Meier montre une exigence terrible avant d'accepter un renseignement, qu'il le passe au crible de multiples critères sur lesquels il s'explique longuement. A cela s'ajoute une connaissance impeccable et de l'environnement culturel de la Judée au I<sup>er</sup> siècle et des rouages de l'administration romaine, ce qui lui évite de broder sur de pseudo-renseignements. Ainsi le recensement, que Luc place au moment de la naissance de Jésus, est évacué comme il se doit, car il relève de la « théologie rédactionnelle », selon une heureuse expression de l'auteur au sujet de la description de Jean par Luc.

L'historien se régale d'autant plus que Meier pose toutes les questions, sans exception, même celles qui ont longtemps gêné les Eglises : Jésus avait-il des frères et sœurs (oui, probablement) ; Jésus était-il marié (probablement pas, pour des raisons religieuses) ? De même, on reste admiratif devant l'établissement de la chronologie qui aboutit à faire commencer le ministère public de Jésus dans le courant de l'an 28 et sa mort le 7 avril 30 (une coquille a fait écrire 1930 !), dates en effet les plus probables.

On ne peut donner qu'un mince aperçu du talent et, surtout, de l'honnêteté scrupuleuse de Meier, que la lecture du deuxième volume rend encore plus manifestes, car il y aborde les questions les plus difficiles. D'abord celle de l'enseignement de Jésus sur l'avènement du Royaume de Dieu, notion complexe dont il n'est pas facile de cerner le contenu exact, et peut-être variable, dont Meier tente de débrouiller ce que Jésus a pu enseigner réellement. Ensuite celle des miracles, qui rend perplexes les hommes de notre temps, mais dont Meier tente de comprendre la place et la fonction dans les Evangiles, sans reculer devant l'examen de l'historicité même des faits. Son analyse de la marche sur les eaux est un modèle du genre et, s'il conclut contre le caractère historique des faits, ce n'est pas tant par respect des lois de la nature qu'en application des critères définis au premier volume, et qui lui semblent violés dans les récits de ce miracle particulier.

D'aucuns s'étonneront de la démarche, mais, à bien y réfléchir, c'était le seul moyen de ne pas récuser les récits anciens au nom de convictions modernes et de donner une chance, en quelque sorte, à l'ensemble de la tradition historique – ou qui se prétend telle – sur Jésus.

**Zèle implacable**

Le troisième volume paraît s'enraciner dans un terrain historique moins incertain, puisqu'il soumet à un examen rigoureux l'entourage de Jésus, ses disciples, ses interlocuteurs divers, ses adversaires ou concurrents, sans oublier les foules qui viennent l'écouter et qui jouent un rôle important en attirant sur lui l'attention des notables juifs et des autorités romaines.

Suivant la même méthode rigoureuse, Meier s'attache à chacun, et décapte avec un zèle implacable les hypothèses échafaudées sur des données trop souvent incertaines. Comme dans les volumes précédents, Meier se distingue de ses devanciers et de ses émules par l'engagement total de sa démarche, par le souci d'aller au bout de l'enquête, de ne rien lâcher avant d'avoir fait le tour des opinions possibles et d'avoir envisagé tous les éclairages possibles. On retrouve dans cette somme le souci d'exhaustivité qui marquait le traitement des récits de la Passion par Raymond E. Brown (« Le Monde des livres » du 22 avril), avec la même clarté d'exposition qui ne se laisse jamais écraser par l'érudition.

Rien ne reste dans l'ombre, et des vérités reçues comme invariables depuis des lustres sont impitoyablement remises en question, ou du moins ébranlées, sur les Pharisiens ou les Esséniens. Chef-d'œuvre, disions-nous en préambule, chef-d'œuvre d'honnêteté d'abord, et ce n'est pas la moindre des raisons de lire ce monument désormais incontournable. ■

MAURICE SARTRE

Signalons également la sortie du deuxième volume des *Ecrits apocryphes chrétiens*, sous la direction de Pierre Geoltrain (décédé en 2004) et Jean-Daniel Kaestli. Après un premier volume paru en 1997, ce second tome contient les écrits, pour la plupart tardifs (surtout entre les IV<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles) sur Jésus, Marie, Joseph ou les apôtres, ainsi que des apocalypses, des épîtres et des homélies. (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2208 p., 69 € jusqu'au 31 décembre, 79 € ensuite.)

## Prénom : Augustin, nom : Occident

Depuis plus de quinze siècles, Augustin hante l'Europe. En un sens, il l'incarne. Car il n'a pas seulement marqué de son empreinte le dogme chrétien. Son influence s'étend à la philosophie, la littérature, la politique, l'histoire. On la repère de la fin de l'Antiquité à l'âge classique, de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle. Pour arpenter ce continent, il fallait au moins une encyclopédie. La voici : 465 articles, près de 200 auteurs, les meilleurs spécialistes, cela va de soi. Cette somme éclaire toutes les facettes, toutes les aventures d'Augustin à travers les siècles : l'homme, les œuvres, les querelles du temps, les concepts-clés.

Le moindre périple dans cet univers convaincant que l'image du catholique de choc n'est qu'une partie du tableau. Elle correspond évidemment à une réalité : Augustin est bien le penseur du péché originel, de la chute, de l'impuissance humaine et de la grâce divine comme seule puissance et seul recours. Il a effectivement justifié la place subordonnée des juifs, confortant les politiques médiévales de ghettoïsation. On le voit encore condamner toute forme de contraception, d'adultère et même de fornication (celle-ci est élégamment définie : « ce que les hommes qui n'ont pas d'épouse font avec les femmes qui n'ont pas de mari »). Toutefois, on ne saurait oublier que Calvin s'est nourri, lui aussi, de la pensée d'Augustin, et Luther plus

encore. Le protestantisme s'est présenté, en partie, comme un retour aux données augustiniennes fondatrices, par-delà les dérives et déformations engendrées par l'histoire de l'Eglise.

La richesse d'Augustin : être toujours en mouvement, intermédiaire permanent entre des pôles dispersés. Naître en Afrique du Nord, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, c'est déjà grandir à la charnière de deux mondes. D'un côté, culture grecque et romaine, héritage des philosophes. Augustin lit

**CHRONIQUE  
ROGER-POL  
DROIT**

Cicéron et les traductions latines de textes platoniciens par Marius Victorinus. De l'autre côté, foi chrétienne, révélation, appel, irréductibles à la raison. Le destin d'Augustin se définit en fin de compte dans cette série de passages, graduels ou brusques, entre antiquité païenne et christianisme, grec et latin, raison et conversion, lumière de Méditerranée et bientôt brumes du Nord. N'est-ce pas, aussi, le destin de l'Europe ?

Comme auteur, cet écrivain-fleuve a inauguré plusieurs genres promis à une vaste postérité dans la culture occidentale. Avec les *Confessions*, il a imposé le mouvement du retour en

soi-même – autobiographie, introspection, exploration de l'intériorité, voire autofiction. Avec *La Cité de Dieu*, il a renouvelé le genre utopique, réinventant une politique de la spiritualité. Dans ses quelque trois cents lettres conservées, dans ses multiples traités contre les ariens, les manichéens, les pélagiens, les donatistes, il a renouvelé le style réfutatif, annonçant le pamphlet, parfois la satire ou même le manuel de propagande. Ce qui peut s'entendre autrement : Augustin incarne aussi la dimension fondamentalement polémique de la pensée occidentale, sa manière de se définir à mesure en combattant.

Il n'a cessé en effet de démonter les doctrines qu'il croyait fausses et dangereuses. Une vaste part de son œuvre est composée de traités ou de sermons « contre ». Parmi les controverses célèbres qui ont traversé l'histoire, celle qui opposa Augustin à Pélagie est cruciale : contre le moine britannique qui voulait rétablir une part d'autonomie de la liberté humaine, Augustin maintient et développe l'idée que nous sommes si déchés que seule la grâce divine nous sauve. Un beau travail renouvelle l'approche de ce conflit, en analysant ses aspects sociaux (1).

Un saint producteur et pourfendeur d'hérétiques, sermonneur infatigable et défricheur de dogmes ? Pas seulement. Au contraire, Augustin est moins une figure de l'Eglise qu'un visage de notre

civilisation. Il ne lui manque presque aucun trait de la galaxie Europe-Occident : analyses conceptuelles, prétention à l'universalité, complexité de l'amour, ambiguïtés du politique. C'est pourquoi il ne cesse de hanter bon nombre de modernes, qu'ils soient théologiens ou bien philosophes, comme Hannah Arendt, qui lui avait consacré sa thèse, sous la direction d'Heidegger, et qui n'a cessé de s'y référer.

A la planète Augustin fait défaut, ce n'est pas une surprise, la composante matérialiste, hédoniste et sensualiste, de notre histoire. Dans cette fabuleuse poupée russe, on trouve fort peu le goût des substances, l'amour du corps, le respect du féminin, la jouissance du multiple, la paix du silence. Et même la tolérance vraie. Ce n'est pas pour rien qu'il évoque l'Occident.

**ENCYCLOPÉDIE SAINT AUGUSTIN  
La Méditerranée et l'Europe  
IV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle**

Sous la direction d'Allan D. Fitzgerald  
Edition française sous la direction de Marie-Anne Vannier  
Préface de Serge Lancel  
Ed. du Cerf, 1 492 p., 120 €.

(1) Les Virtuoses et la Multitude. Aspects sociaux de la controverse entre Augustin et les pélagiens, de Jean-Marie Salamito. Jérôme Millon, « Nomina », 350 p., 29 €.

Olivier Chaline se dégage du plan biographique pour dégager le vrai visage de la France de Louis XIV

# Un Roi-Soleil hors du temps

**L**e Règne et Louis XIV ou Louis XIV et le règne ? La première formule décante l'histoire, la seconde tend vers la biographie historique. A cet égard, le titre de Olivier Chaline signifie la fusion des deux approches : il s'agit d'une histoire de France pour les années 1643-1715, avec en son centre Louis XIV, considéré avec impartialité mais sans recours à la fiction que le roi fait tout. Le regard est pointilliste. Au lecteur de prendre ses distances pour dominer l'ensemble constitué de faits précis se rapportant à presque tous les domaines, présentés avec clarté et remis en situation.

Il ne suffit pas en effet de constater que le plan biographique est usé et, pire, inadéquat : il donne l'illusion qu'il y a, dans un règne, des étapes bien bouclées, ou bouclables, et qu'en histoire on peut se satisfaire avec un dossier, positif ou négatif. Pour surmonter l'obstacle, Chaline propose une historiographie achronique (un peu comme

## LE RÈGNE DE LOUIS XIV

de Olivier Chaline.

un peu comme Durkheim ou Mauss caractérisaient le temps) où, décennie après décennie, le roi se trouve placé devant les mêmes dossiers politiques, religieux, dynastiques, devant les mêmes institutions (l'Eglise, l'armée...) et en face des mêmes familles gouvernantes. Ainsi en va-t-il du jansénisme qui revient au fil des chapitres, jamais tout à fait le même, jamais tout à fait autre — de Saint-Cyran au cardinal de Noailles. Louis meurt une première fois à la page 49. Il mourra avec plus de cérémonie en fin de volume. La Fronde parlementaire est présentée au milieu du livre, lors d'une analyse des rapports avec les grands corps. On retrouve continuellement les mêmes contraintes fiscales et conditions géostratégiques, les mêmes voisins et mêmes divertissements (ou presque) : le jardinage, la chasse, la construction de palais, chapelles et cathédrales.

Grâce à l'historiographie récente, on connaît mieux le « pressoir » des financiers et de la fiscalité sur les Français que la pompe à argent dont profitent les Grands, comme aussi, parmi d'autres, les petits juges et les élites provinciales. Les Français ont pris l'habitude d'attendre beaucoup de l'Etat, avant qu'il ne soit reconnu comme providentiel. C'est l'exposé achronique mais réfléchi d'une sorte de ballet infernal : bienfaits, gages, pensions, nomination d'évêques, d'officiers d'armée, d'intendants, réceptions de diplomates, appartements, *Te Deum*.

L'achronie est d'abord axée sur la mémoire particulière du roi qui ne s'arrê-



Louis XIV en costume de ballet, en 1660. COLLECTION G. DAGLI ORTI

te pas aux souvenirs des peurs et humiliations de la Fronde. Une pédagogie politique fondée sur la fidélité, qui n'est que la mémoire appliquée à tout instant, qu'il s'agisse d'un choix politique ou d'intrigues de cour. Entre les leçons de la cour de l'Escorial transmises à Louis par sa mère, et celles de Rome inculquées par Mazarin, la nécessité d'une distance sociale et d'une attention pour soi coïncident, sous le regard de l'amour parental. Le Cardinal avait tancé Michel Le Tellier pour avoir laissé paraître ses émotions. On peut imaginer comment l'Enfant-Roi fut « dressé », un peu à la manière d'un cheval, et cette éducation répondait parfaitement à l'image que les Français voulaient avoir de leur roi : qu'il gouverne lui-même, qu'il apparaisse continuellement en roi avec dignité, et Chaline insiste avec raison sur le fait que la décision de se passer d'un principal ministre dès 1661 avait du panache, mais était de moins grande conséquence pour la monarchie que celle de rester à la tête de l'Etat, en roi, jour après jour et pendant cinquante-quatre ans. Louis se réalisa, comme nul autre de sa génération, dans le modèle héroïque royal. Chaline offre ainsi une synthèse de la

culture et de la psychologie de la gloire et de la réputation : « *Louis use le discours de la gloire.* »

Les initiatives des années 1680, inattendues et violentes, ne proviennent pas d'une mégalomanie provoquée par le succès des armes. Au contraire, la stratégie d'intimidation diplomatique et militaire, et la révocation de l'édit de Nantes, sont peut-être le résultat d'un dialogue, défi et supplication entre Dieu et le roi — tout comme si Dom Juan jouait le dévot. Le roi perd la partie ; il devient plus dévot.

Strange ironie : une fois sur la défensive, il fait de notables démarches pour éviter une guerre à l'occasion de la succession espagnole. Mais on le critique bien plus que pendant les années impérialistes. La guerre des Camisards, devenue internationale par suite des efforts britanniques pour secourir les Huguenots, a sans doute perturbé les esprits raisonnables.

Louis XIV n'avait pas seulement une « *mémoire redoutable* », il avait aussi une « *soif d'information* » qui le rendit plus « *moderne* » que Henri IV ou Richelieu. L'ère de l'information (la nôtre) commence en 1661. Avec les enquêtes

sur les provinces, généralités et villes à partir de 1664, la relation entre fiscalité et capacité de payer devient moins un effet de oui-dire. Les investigations des nouvelles académies, les « relations » sur les comportements des différents peuples et celles des diplomates en poste, les journaux, collections de curiosités et éditions de textes antiques et non européens donnent lieu à une explosion de l'information. Louis est celui à qui tout, ou presque, est adressé. L'optique royale est respectée par Olivier Chaline : l'information diplomatique, militaire, et administrative est donc privilégiée.

Grâce à ses forces armées, ses ressources économiques et fiscales, sa diplomatie, la France est prépondérante en Europe au début des années 1690, mais pas pour longtemps. Les années d'extrême misère et de crise démographique semblent coïncider avec cette prépondérance, ou la suivre de près. Le vieux refrain contre le gouvernement des ministres est à nouveau de mise. L'attitude des Français envers leur roi devient négative et la tendance ne se renverse plus.

## Monarchie dénaturée

Ecarter le cardinal de Noailles pour son crypto-jansénisme, ou encore, envisager un « renversement des alliances » après la paix d'Utrecht (1713), dépasse les forces du monarque. Le corps ne suit plus la tête. Chaline a raison de suggérer que la monarchie est devenue comme dénaturée, avec un roi trop vieux, dont tous les héritiers, sauf un, sont emportés par la maladie. Ironie du sort, Louis, devenu roi à 5 ans, a pour héritier un enfant du même âge, et l'inévitable Régence grève lourdement la mémoire royale. M<sup>me</sup> de Maintenon ne peut jouer le rôle naguère tenu par Anne d'Autriche et le soi-disant roi absolu est au plus bas de son pouvoir alors qu'il tâche d'établir pour l'avenir le pouvoir de l'Etat. L'échec est total.

En cassant ainsi le vieux modèle biographique, Chaline entraîne le lecteur averti et attentif vers les véritables temporalités des hommes (et femmes) de pouvoir. Pour faire apprécier l'action d'un chef d'Etat qui a profondément modifié la façon de penser et de vivre des Français, incarnant la monarchie française dans toute sa plénitude. ■

OREST RANUM

Signalons la reprise actualisée du *Dictionnaire du Grand Siècle*, dirigée par François Bluche (Fayard, « Les Indispensables de l'Histoire », 1 656 p., 60 €) comme le suggestif *Versailles : la passion de Louis XIV*, de Jean-Christian Petitfils (éd. Timée, 144 p., 13,50 €).

## L'Eglise et la seconde guerre mondiale Le silence du Vatican

### LES DILEMMES ET LES SILENCES DE PIE XII. Vatican, seconde guerre mondiale et Shoah

de Giovanni Miccoli.  
Traduit de l'italien  
par Anne-Laure Vignaux,  
Ed. Complexe, 474 p., 34,90 €.

**L**e Vatican, la seconde guerre mondiale et la Shoah. Tel est le véritable propos d'un livre, dont il faut dire d'emblée que, malgré une traduction hésitante, il est de loin le meilleur sur un sujet controversé où menace le trop-plein. Cet ouvrage n'est pas un énième récit d'événements connus. Ce n'est pas non plus, en dépit de son titre, une nouvelle pièce au dossier de Pie XII, qui y apparaît peu comme tel. Giovanni Miccoli cherche à comprendre « *comment cela a-t-il pu arriver ?* » Pourquoi l'Eglise catholique n'a guère réagi publiquement à l'extermination des juifs ?

Convaincu que la solution du problème dépasse de beaucoup la personne du pape, il cadre large. Après avoir démontré que les autorités catholiques en savaient assez pour pouvoir se déterminer en connaissance de cause, il dégage les facteurs qui conditionnèrent ce quasi-silence. D'abord, un parti pris d'impartialité qui a empêché dès 1939 la stigmatisation des exactions allemandes en Pologne, pour ne pas paraître pencher du côté des Alliés. Ensuite la peur croissante du déferlement de l'Armée rouge, contre lequel Berlin ne pouvait plus faire office de rempart. Enfin et surtout, les réticences de la puissante Eglise allemande. Certes, ni celle-ci ni le Saint-Siège n'ont méconnu le caractère antichrétien du paganisme nazi ; mais les évêques et leurs fidèles, parce qu'ils craignaient d'être mis au ban de la nation, et aussi par ce qu'ils partageaient avec le III<sup>e</sup> Reich des valeurs d'ordre, d'autorité et de patriotisme, n'ont pas souhaité la condamnation explicite du nazisme, qui aurait accentué la persécution rampante dont ils étaient victimes. Miccoli souligne que c'est Pie XI lui-même qui a durci les termes de l'encyclique *Mit brennender Sorge* (Avec une brûlante inquiétude) en 1937, contre l'avis de certains prélats allemands et d'une partie de son entourage. Avant même qu'il soit question des juifs, la messe est dite : outre les conditionnements psychologique et diplomatique de la démarche vaticane, le poids de l'Eglise allemande ne laissait guère de jeu pour une intervention décidée qui aurait fait figure d'ingérence dans les affaires intérieures de l'Allemagne.

On peut alors en arriver à la Shoah, non sans un détour par Rome. Car Pie XII n'a parlé haut et fort que pour défendre le symbole de son pouvoir spirituel : « *Quiconque oserait lever la main contre Rome se rendrait coupable d'un crime contre sa mère devant le monde civilisé et dans le jugement éternel de Dieu* » (2 juin 1944). Cette vigueur tranche sur la discrétion des réactions à la rafle antijuive de novembre 1943. Rien de bien étonnant à cela, explique Miccoli, qui met en évidence la greffe, sur le vieil anti-judaïsme religieux, d'un nouvel antisémitisme politique et social dans les milieux catholiques depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : tout en se démarquant des théories racistes que les nazis reprendront à leur compte, il justifie la légitimité de discriminations « *défensives* » contre la « *menace juive* ». Cette imprégnation antisémite rendit impossible une condamnation explicite : elle ne laissa place qu'à des remontrances privées, à des tentatives pour protéger les juifs convertis et à un vaste mouvement de secours. Aussi Miccoli tend-il à réhabiliter la portée de la fameuse « encyclique cachée » voulue par Pie XI en 1938. Certes, elle aurait repris sur les juifs nombre de stéréotypes éculés, mais en condamnant franchement l'antisémitisme, elle aurait selon lui marqué un point de non-retour décisif. Au fil des pages, les démonstrations s'enchaînent avec rigueur et perspicacité. Le livre fourmille de mises au point, et fournit surtout un cadre explicatif d'ensemble aux multiples dilemmes dans lesquels la hiérarchie catholique s'est empiétrée, face à un adversaire dont elle n'a pas su prendre la mesure, et sur un problème, le sort des juifs, dont elle n'a pas compris la portée universelle. ■

ALAIN CORBIN

ETIENNE FOUILLOUX

Annick Le Guérer analyse les mutations de l'odorat, de l'Egypte antique à nos jours

## Un sens dans l'histoire

**D**écider de traiter d'un objet historique, quel qu'il soit, de l'Egypte antique à nos jours, constitue un pari impossible à tenir dans la mesure où il implique d'apprendre toutes les périodes ainsi traversées. C'est toutefois le parti adopté par Annick Le Guérer ; et l'on peut prédire que son livre ne satisfiera pas pleinement les spécialistes de chacun des temps concernés. Mais il n'était pas d'historienne mieux préparée à cette aventure. Depuis un quart de siècle, Annick Le Guérer n'a cessé de faire l'histoire des pratiques olfactives, de décrire les métamorphoses du pouvoir des odeurs, d'étudier ce que les philosophes en ont dit, d'interroger les parfumeurs. Elle s'est toujours montrée attentive au statut de l'odorat au sein de la hiérarchie des cinq sens, à la tolérance manifestée à l'égard de l'intensité de ses messages, aux correspondances qui l'unissent à la vue, à l'ouïe, au toucher. Son livre participe donc à cette fascinante histoire sensorielle en train de se constituer.

### Charnel et spirituel

Les processus qui ordonnent la longue histoire du parfum sont clairement désignés et analysés dans le livre d'Annick Le Guérer. Depuis l'Antiquité, une distension des liens charnels et spirituels noués entre les odeurs suaves et l'individu s'est opérée, par étapes. Dans

l'Egypte antique, compte tenu de la consubstantialité du parfum et de la chair, les offrandes, les onctions, les fumigations visaient à enchanter le corps des dieux. Les odeurs participaient, en outre, aux rites de purification, à l'embaumement, à la protection et à la guérison des corps. La visée esthétique n'était donc pas primordiale.

Dans la Rome impériale, le parfum, paré ou victime d'un relent de décadence, suscitait une véritable frénésie, avant que Tertullien et les Pères de l'Eglise ne le proscrivent, sans succès semble-t-il. Cependant, l'essor de l'aromathérapie indiquait un transfert partiel de la parfumerie vers la pharmacie. On sait l'importance accordée à l'évocation des odeurs du Christ, à celle de sainteté, au rite de l'encensement au cours du Moyen Age. A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, la technique de la distillation inaugure la vogue des eaux de senteurs et le succès pluriséculaire de celle de la reine de Hongrie. Le progrès de l'extraction des essences accentue l'emprise de

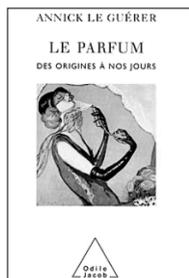
nouvelles fragrances à la cour des Valois, tandis que la menace des épidémies suscite le recours à la désinfection par l'aromate.

A Versailles triomphent les parfumeurs français. L'attrait des odeurs continue toutefois d'être lié à la lutte contre une fétilité — notamment celle de Louis XIV — que masque mal la profusion des parfums animaux. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la parfumerie s'autonomise ; elle prend timidement ses distances à l'égard des apothicaires. A la veille de la Révolution, la mode est à la légèreté. La vogue du naturel, l'attention portée aux sympathies qui unissent les organes des sens ainsi que la délicatesse accrue incitent à s'asperger de douces eaux florales.

Annick Le Guérer saute allégrement de 1810, date de la séparation officielle de la parfumerie et de la pharmacie, à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Dès lors, l'abandon des parfums animaux — musc, ambre, civette — accompagne la nouvelle alliance qui se noue entre la parfumerie et la chimie. Tandis que se déploie « *l'inflation publicitaire* », le par-

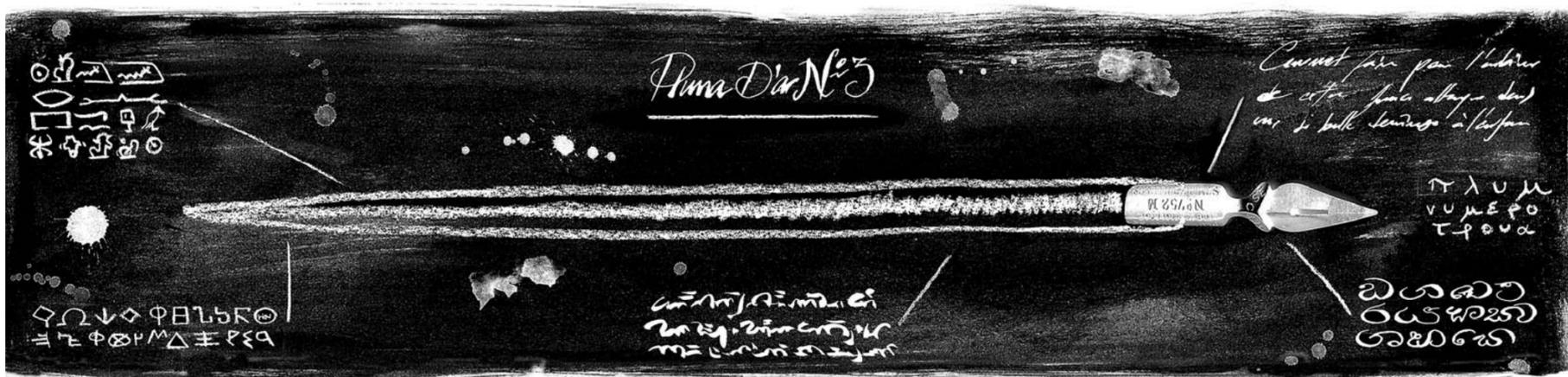
fum se fait résolument produit culturel, les créateurs se posent en artistes et les choix olfactifs ont désormais pour mission de désigner un style de vie.

Après avoir abandonné ce qui le liait au sacré, puis à la thérapeutique, le parfum se dénature, à la grande joie de Huysmans. Alors qu'il était nimbé de secret, voilé de mystère et qu'il semblait concerner et révéler la profondeur du corps, voici qu'il n'est plus que parfumage de la surface de l'être, simple liqueur d'élégance, abstraction poétique. Aujourd'hui, pour lutter contre cette désincarnation, contre ce déficit de sensualité, des « *indépendants du sur-mesure* » s'efforcent de compenser la chute de la créativité et de réenchanter le parfum. Les uns, comme Jean Kerléo, créateur en 1990 de l'osmothèque de Versailles, ouvrent à la conservation, tentent une forme de patrimonialisation. D'autres s'efforcent d'affiner les choix olfactifs des clientes en organisant des journées de « *stimulation sensorielle polyvalente* ». Reste qu'une enquête récente montre qu'en matière de cadeau, 10 % des femmes seulement souhaitent se voir offrir un parfum. Les autres préfèrent un bijou, un dîner dans un grand restaurant ou bien une journée de soins dans un institut prestigieux. ■



LE PARFUM Des origines à nos jours d'Annick Le Guérer.

Ed. Odile Jacob, 408 p., 29 €.



SERGIO AQUINO

# L'amour des belles lettres

Une fascinante somme de savoirs sur l'écriture, phénomène qui accompagna l'entrée de l'homme dans l'Histoire

**A** l'époque où l'apprentissage de l'écriture pose à la pédagogie et à la société de si difficiles problèmes, il était pertinent de réunir des textes essentiels sur ce phénomène. Non sur l'ontogenèse qui conduit un enfant, et parfois un adulte, d'une parole encore incertaine à la maîtrise des gestes inscripteurs du verbe, au graphisme, mais sur une phylogénèse inscrite dans l'histoire globale de l'humanité. Le phénomène mondial qui projette du sens, de la pensée, du récit, du mythe et de la réalité rapportée sur un support et les rend visibles, l'« écriture » donc, accompagne l'entrée de l'espèce humaine dans l'Histoire. Elle redouble la parole et organise ce que Barthes appela (à propos du Japon) l'« empire des signes ».

L'éditeur a réuni une dizaine de textes essentiels et difficilement trouvables portant sur l'*Histoire et l'art de l'écriture*, sur ses rapports avec les civilisations et l'art graphique, sur la calligraphie, le « beau lettrage », dit calligramme par Apollinaire, enfin sur la technique de la « galaxie Gutenberg », la typographie. Une somme fascinante de savoirs signée de deux grands noms : celui d'un linguiste, d'abord, Marcel Cohen, introducteur en France de la sociologie du langage, spécialiste de l'amharique (éthiopien), chroniqueur savoureux

de langue française dans *L'Humanité* et historien du français, personnalité exceptionnelle et généreuse qu'il faut redécouvrir. On réédite ici un livre majeur paru en 1958 et épuisé, *La Grande Invention de l'écriture et son évolution*. Cette synthèse couvre la totalité du domaine, l'inscrivant dans l'histoire des signes humains, parcourant toutes les civilisations et leurs procédés pour fixer la parole, décrivant les rapports entre la structure des langues et leur représentation idéographique et alphabétique ainsi que la sélection d'un « graphisme correct » (l'orthographe). Cette synthèse dépasse largement l'intérêt linguistique pour constituer l'un des chapitres de cette nouvelle histoire instaurée par l'École des Annales.

Car qui dit écriture dit fixation, mémoire et transmission des signes que requièrent non seulement la pensée, le récit, les « histoires » qui fondent tout autant l'Histoire que la science (l'« histoire naturelle »), l'art du langage et la poésie, mais aussi les relations humaines, commerce, transmission du pouvoir politique, mythes et croyances, jusqu'aux « saintes écritures » des monothéismes. L'écriture, ou plutôt les écritures sont les signateurs des civilisations qui ont limité le rôle de l'oralité, et les révélateurs de ce qu'on a appelé – dans un vocabulaire hérité de l'Allema-

gne romantique – la « psychologie des peuples ». C'est l'intitulé d'un colloque de 1963, qui suit ici l'ouvrage de Cohen et réunit les noms illustres d'historiens, d'anthropologues et de linguistes tels que Raymond Bloch, James Février, auteur d'un autre livre important sur l'écriture, le sinologue Marcel Gernet, l'ethnologue Alfred Métraux et d'autres. Texte introuvable, passionnant, ouvert sur des discussions et des « confrontations » dont les échos toujours actuels sont à réentendre.

Plusieurs développements (sur l'imprimerie, la technique des tracés, les fonctions ornementales des écritures calligraphiées...) amorcent la seconde partie de l'ouvrage, confiée à Jérôme Peignot, artiste du langage écrit, romancier, spécialiste de la calligraphie et, par tradition familiale, de l'art typographique. Sa contribution est multiple : trois textes, « De l'écriture à la typographie » (1967), « Du calligramme » (1978) et « Calligraphie » (1983). Remarquables non seulement par leur érudition, mais par la passion esthétique qui les anime, ces trois études établissent le lien essentiel entre écriture et arts plastiques, évident pour les cultures chinoise et arabe, et qui fut manifeste dans les civilisations d'écriture romaine.

Je me permettrai d'ajouter une référence à cet

ouvrage qui bénéficie d'une admirable bibliographie mettant à jour celles des livres ici republiés, signée Peignot et Grinevald. Il s'agit de la thèse, sans doute largement fantasmée, de ce grand interprète de l'évolution humaine que fut Auguste Comte, dans son étonnant *Système de politique positive*. Selon lui, l'écriture est fille de la « mimique » et de la danse, la main en mouvement représentant le corps, alors que la parole est l'enfant du chant, de la musique, et leur rencontre se fit comme un acte d'amour entre puissances égales, non dans la subordination du trait à la voix, idée que dénonça naguère avec passion Jacques Derrida dans sa *Grammatologie*.

*Histoire et Art de l'écriture* épuise presque les savoirs nécessaires pour suivre ce débat et pour participer à ceux d'aujourd'hui. Les éditeurs ont fait suivre le texte de Peignot sur la calligraphie, en hommage à un art perdu en Europe, d'un article écrit par le grand calligraphe Charles Paillason pour l'Encyclopédie, article qui célèbre à la fois la technique et ses instruments, le corps, ses positions et ses gestes, l'appel quasi amoureux des formes, avec des exigences proprement « artisanales », c'est-à-dire créatrices, mobilisant une maîtrise psychologique et corporelle au service de l'objet désiré : la beauté graphique.

A trois cents ans de distance, le même amour de l'art se retrouve dans les textes de Peignot, y compris un « Répertoire » : thèmes et grands noms des dynasties de l'écriture et de la typographie », où l'on apprend par exemple que le caractère appelé Peignot fut créé par le grand affichiste Cassandre, dont les œuvres graphiques et typographiques faisaient dire à Blaise Cendrars avec quelque imprudence que « la publicité est la plus belle expression de notre époque » ; c'était en 1928...

Pour s'interroger en connaissance de cause sur les avatars de l'écriture en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, la lecture de ce recueil est, maintenant qu'il existe, indispensable. ■

ALAIN REY

**HISTOIRE ET ART DE L'ÉCRITURE**  
de Marcel Cohen et Jérôme Peignot.

Ed. Robert Laffont, « Bouquins », 1216 p., 30 €.

## Une remarquable synthèse sur le mouvement socialiste en France De l'utopie à la gestion

**HISTOIRE DU SOCIALISME FRANÇAIS**

de Pierre Bezbakh.  
Préface de Maurice Agulhon, Larousse, « Bibliothèque historique », 328 p., 19 €.

**V**ictime de sa réputation d'éditeur d'ouvrages de référence, Larousse ne retient guère les critiques, découragés sans doute par le volume des sommes à expertiser. Pourtant, au hasard des déclinaisons et des réemplois, force est de constater que bien des entreprises de la vénérable maison méritent la bonne opinion qu'on leur accorde de confiance. Dans une « bibliothèque historique » où s'inscrivent depuis peu les cinq volumes d'une *Histoire du monde* des plus recommandables (pensez ! le monde antique confié à la tutelle scientifique de Claude Mossé, l'ère médiévale à celle de Georges Duby, les temps modernes à Jean Delumeau, les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles respectivement à Theodore Zeldin et Jean-Pierre Rioux, et chacun vendu 19 € seulement...), paraît une *Histoire du socialisme français*, synthèse idéale au terme de la célébration du centenaire de la SFIO, née en avril 1905.

L'ouvrage reprend en fait un volume de la collection « Les

compacts » de Bordas, *Histoire et figures du socialisme français*, paru en 1994. Mais il est si généreusement augmenté, refondu même pour la circonstance, qu'on saluera la reprise comme bien mieux qu'une réédition.

Il n'est pas indifférent que ce soit un spécialiste d'histoire économique, Pierre Bezbakh – pour Larousse et *Le Monde*, il a codirigé un *Dictionnaire de l'économie* (2000) et vient de faire paraître dans la « petite encyclopédie Larousse » une brève *Histoire de l'économie des origines à la mondialisation* –, qui signe cet essai.

Les idéaux de justice économique, de valorisation du travail et de solidarité humaine, valeurs universelles sur lesquelles se fonde l'engagement socialiste, ont certes connu bien des vicissitudes depuis la Révolution et l'émergence de l'idéal égalitaire d'un Gracchus Babeuf, la contestation des mouvements utopistes qui accompagnent la poussée de l'industrialisation et la détresse sociale qu'elle génère, avant l'internationalisation des réponses proposées, du Britannique Owen à l'Allemand Marx, de l'anarchisme pacifique du Français Proudhon au communisme évangélique de l'Italien Mazzini.

Et Bezbakh fait intelligemment le départ entre la phase primitive d'un socialisme « anarcho-

révolutionnaire », qu'il clôt sur les fortes figures de Jules Vallès et de Louise Michel, et un « socialisme étatique », « gestionnaire » à partir de 1981, qui permet de mesurer la contrainte permanente que représenta le nécessaire dialogue des courants d'un mouvement partagé entre l'absolu de son idéalisme et le pragmatisme de son action. Guesde le marxiste face à Jaurès l'humaniste, le paradoxe d'un pacifisme qui se rallie à l'« union sacrée », le chantier toujours recommencé, depuis la scission du congrès de Tours (décembre 1920), de l'union des gauches, Front populaire et Programme commun, avec Blum ou Mitterrand en porte-drapeau.

L'évocation de la dernière décennie vaut moins pour les portraits de leaders, trop soumis aux modes de l'actualité (Ségolène Royal échappe ainsi à la rapide galerie des personnalités en vue), que par la réflexion sur les inflexions nécessaires face à l'enjeu européen, pourtant au cœur de l'histoire longue du socialisme, entre réformisme et révolution. Et l'urgence d'une réponse claire, soulignée par Maurice Agulhon dans sa lumineuse préface, dit assez le prix de ce retour historique pour qui veut inventer l'avenir en conscience. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

## L'éternelle présence d'une des œuvres majeures de l'Antiquité Une solitude nommée Sénèque

**LA VIE HEUREUSE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE DE SÉNÈQUE**

Introduction et traduction de Pierre Pellegrin, et traduction de José Kany-Turpin GF-Flammarion n° 1244, 148 p., 5,80 €.

**DE LA CLÉMENCE**

De Sénèque  
Suivi de  
**VIE DE NÉRON**  
de Suétone

Traduit du latin et présenté par Franck Lemonde Rivages Poche « Petite bibliothèque » n° 490, 148 p., 7,50 €.

**S**urvivre parmi les puissants n'est pas commode. Surtout quand on n'exerce soi-même aucun pouvoir. La tâche est encore plus ardue quand on s'efforce, au milieu des ambitions tueuses et des complots sanglants, de devenir un sage. Si en outre, comme Sénèque, tout en voulant être philosophe on est riche, la situation est carrément périlleuse. Son histoire était donc destinée à mal finir. En 65, comme on sait, l'empereur Néron donne l'ordre de se suicider au penseur qui avait tenté de l'éduquer.

Toutefois, avant cet épilogue tragique, la course en solitaire de Sénèque nous a légué une des œuvres majeures de l'Antiquité latine. Des textes tour à tour sobres et grandiloquents, émaillés de formules à la concision exemplaire, qui ont traversé les siècles en prenant peu de rides.

Les deux derniers volumes parus dans des collections au format de poche le confirment. La raison de cette éternelle présence est sans doute que cet homme n'écrivait pas pour faire des livres mais pour se transformer, et pour aider les autres à en faire autant. « *La philosophie enseigne à faire, non à dire.* » Phrase étonnante, du moins pour ceux qui ne croient qu'à la théorie pure. Ce n'est pas la seule maxime frappante. Chez Sénèque, elles abondent.

**Voie vers le bonheur**

« Une preuve du pire, c'est la foule », lit-on dans *La Vie heureuse*. Cette vie qui garantit le bonheur est d'abord un chemin à l'écart des opinions communes et des erreurs les plus répandues. Sénèque n'a pas peur d'être seul contre tous. Il y voit même un signe de véracité : « *Nous périssons par l'exemple des autres.* » D'inspiration essentiellement stoïcienne, sa

voie vers le bonheur professe sans originalité que « *la vraie félicité est établie sur la vertu.* ». Toutefois, les avantages matériels, sans être indispensables, ne sont pas à refuser : « *Renonce donc à interdire l'argent aux philosophes : personne n'a condamné la sagesse à la pauvreté.* »

Et personne n'a condamné le prince à être cruel. Tel est le cœur du traité *De la clémence* rédigé en 56, alors que Néron est au pouvoir depuis deux ans seulement.

Le jeune empereur est populaire. Il passe pour intègre et juste. Sénèque, hier précepteur, aujourd'hui conseiller, était alors l'homme le plus en vue de l'Empire. Il rédige un traité de la vertu politique à l'usage des maîtres absolus. L'empereur y est présenté comme le thérapeute du peuple qu'il commande. Sa tâche est de discerner, au-delà de la simple répression, ceux que le pardon peut guérir : « *Il y a autant de cruauté à pardonner à tous qu'à personne.* » Sénèque, qui avait l'ouïe fine, savait sans doute déjà que Néron avait peu de chances d'écouter de tels conseils. Cela ne l'a pas empêché de les formuler. Les solitaires sont têtus. ■

R.-P. D.

ZOOM



**ANTHOLOGIE BILINGUE DE LA POÉSIE ANGLAISE**

De Beowulf, héros d'une célèbre épopée du VIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à Simon Armitage, né en 1963, ce volume embrasse treize siècles de création poétique outre-Manche. On y trouvera des poèmes choisis parmi les œuvres de 188 auteurs anglais, écossais, gallois, irlandais..., depuis les plus attendus, comme Spenser, Milton, Blake, Wordsworth, Keats, Yeats, Eliot, Auden ou Ted Hughes, jusqu'aux inconnus traduits ici pour la première fois. Pas

moins de 72 traducteurs se sont attelés à cette tâche où la production des cinquante dernières années est abondamment représentée. Deux mille pages où se lisent aussi l'histoire du Royaume-Uni tout comme les passionnantes métamorphoses et les splendeurs de sa langue. *Fl. N.*

Edition établie par Paul Bensimon, Bernard Brugière, François Piquet et Michel Rémy. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2096 p., 70 € jusqu'au 31 janvier 2006, 79 €. ensuite.

**CERCLES**, de Rose Ausländer  
Née en 1907 à Czernowitz, en Bucovine, comme Celan dont elle est devenue l'amie, Rose Ausländer n'a échappé que de justesse à la persécution des juifs par les nazis puis par les Soviétiques. Emigrée un temps aux Etats-Unis, elle a aussi écrit en anglais avant de revenir à l'allemand sous l'impulsion de Celan. Sa poésie, qui s'attache aux motifs du judaïsme, de l'exil, de l'enfance et de l'identité, devient de plus en plus dépouillée, apaisée et limpide : « *Que ne cesse jamais/le troublant bonheur/d'attraper des ombres/des mots* », écrit-elle dans l'un des poèmes du recueil, *Il reste encore tant à dire*, et dont Dominique Venard nous propose une traduction inspirée. Rose Ausländer est morte en 1988. *P. Dhs*  
Traduit de l'allemand par Dominique Venard. Ed. Aencrages & Co. 64 p., 14 €.



**ŒUVRE POÉTIQUE COMPLÈTE,**

de Friedrich Hölderlin  
Le travail est gigantesque. Précédé d'une solide introduction, cette édition bilingue rassemble tous les poèmes de Hölderlin, y compris ceux présents dans *Hyperion*. Hölderlin a une subjectivité trop exacerbée pour se satisfaire de l'humanisme serein des classiques, notamment Goethe et Schiller. Oppressé par la réalité où il ne se sent pas à sa place, déçu par une Allemagne sans idéal, il cherche refuge dans le monde de

l'Antiquité. La Grèce est cette terre d'harmonie et l'histoire qui apparaît comme « *un long détour entre la division qu'est la création et la réunification qui sera le soir du temps* ». François Garrigue nous restitue aussi les poèmes de la folie (après 1806), signés Scardanelli, qui éclairent l'œuvre d'une lumière noire. *P. Dhs*  
Traduit de l'allemand par François Garrigue. Ed. de la Différence, 1 002 p., 39 €.

**D'UN RÊVE L'AUTRE,** d'Andrés Trapiello

Ecrivain espagnol, auteur notamment du roman *A la mort de Don Quichotte* traduit cette année chez le même éditeur, Andrés Trapiello (né en 1953) est également un poète dont Ramon Romero Naval présente et traduit (avec Jacques Burko) un recueil paru en 2004. Ancrée dans la vie réelle et dans la présence, traversée d'une urgente interrogation existentielle, la poésie, aux yeux de l'écrivain, doit faire se rejoindre vivement « *deux sentiments, celui du poème et celui de son lecteur* ». *P. K.*  
Buchet-Chastel, 144p., 7,50€

**LA BALLADE DU VIEUX MARIN**, de Samuel Taylor Coleridge  
Jacques Darras est l'auteur de cette nouvelle traduction (présentée avec le texte anglais) de l'un des plus célèbres poèmes de langue anglaise – ici dans sa version de 1798. Darras, qui signe également la préface, restitue ce « *miracle de perfection* » en recréant, en français, le rythme qui lui est le plus adéquat. *P. K.*  
Ad Solem, 2, rue des Voisins, CH 1205 Genève., 76 p., 15 €.

Signalons, également éditée en Suisse, la belle anthologie de poètes européens du XX<sup>e</sup> siècle choisis par Philippe Jaccottet, *D'autres astres, plus loin, épars* (La Dogana, 46, chemin de la Mousse CH-1225, Chêne-Bourg, 420 p., 28 €), qui fait suite à une anthologie de poètes d'expression française du XX<sup>e</sup> siècle, *Une constellation, tout près*, publié en 2002 chez le même éditeur.

Le troisième et dernier volume des poésies complètes de Nelly Sachs

# Ce qui est « sauvé dans la parole »

**PARTAGE-TOI, NUIT**  
de Nelly Sachs.

Traduit de l'allemand par Mireille Gansel, Verdier, 254 p., 15 €.

La nuit qu'évoque Nelly Sachs est à la fois le lieu du refuge et celui d'un péril sans nom. Elle est en même temps silence et matrice des poèmes : « *Je les ai notés tels que la nuit me les a tendus* », dit-elle dans une lettre en 1944. Et c'est à partir du silence, où est « *la demeure des victimes* », que la poésie, passant des ténèbres à la lumière, tente d'« *élever l'horreur jusqu'à où est la transfiguration* ». Les lettres de Nelly Sachs, notamment adressées à Paul Celan (1) – auquel l'attachait une grande affection – témoignent de cette même oscillation entre la hantise du désastre et ce qui peut et doit être « *sauvé dans la parole* ».

Comme pour Celan, le désastre est daté, inscrit dans l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle et au cœur de l'existence personnelle de Nelly Sachs : aucune page de son œuvre n'est dispensée de ce malheur. Née en 1891 à Berlin dans une famille de la bourgeoisie juive, elle publie à la fin des années 1920 ses premiers poèmes et des contes. A partir de 1930 et de la mort de son père, elle vit seule avec sa mère. Avec le début des persécutions antisémites, la vie devient dangereuse, précaire. Elle ne peut plus faire paraître ses textes que dans des revues juives, puis il lui devient impossible d'écrire. En mai 1940, grâce à Selma Lagerlöf, avec qui elle est en correspondance depuis longtemps, et au prince Eugène, frère du roi de Suède, elle fuit l'Allemagne et arrive avec sa mère à Stockholm, où elle résidera jusqu'à sa mort, le 12 mai 1970.

**Moments de terreur**

A partir de 1943, en même temps qu'un grand poème dramatique, *Eli, mystère des souffrances d'Israël*, qui garde, dira-t-elle, le souvenir de « *la mort de martyr d'un être aimé* », elle écrit une série de poèmes, *In des Wohnungen des Todes* (*Dans les demeures de la mort*). La première section s'intitule : « Ton corps en fumée à travers les airs » ; dans la deuxième, « Prières pour le fian-

cé mort », on peut lire ces vers déchirants : « *Tu commémore la trace des pas qui s'est empli de mort/A l'approche du sbire. (...) Tu commémore les mains de la mère qui creusaient une tombe/Pour le petit mort de faim sur son sein./ Tu commémore les paroles éperdues/Qu'une fiancée disait dans le vide à son fiancé mort.* »

Composés avant que ne soit connue toute l'ampleur du malheur juif, ces vers seront publiés à Berlin en 1947. D'autres recueils suivront, qui placent incontestablement Nelly Sachs parmi les poètes majeurs de langue allemande, dans la lignée de Novalis, de Trakl et de Hölderlin : *Eclipse d'étoile* (1949), *Exode et métamorphose* (1959), et surtout *Enigmes ardentes* ou, selon une autre traduction, *Brasier d'énigmes* (1962-1966). En 1960, pour recevoir le Prix des trois nations, elle revient pour la première fois en Allemagne, où elle reste à peine une journée. Elle passe alors quelques temps à Paris auprès de Paul Celan. A son retour, elle est hospitalisée pour dépression. Elle vit des moments de terreur, se croit épiée, persécutée. « *Nuit et mort construisent leur pays/dedans et dehors* », écrit-elle en décembre 1961 à Celan. La dernière décennie de la vie de l'écrivain sera ainsi ponctuée de fréquents épisodes psychiatriques. En 1966 cependant, le prix Nobel de littérature (qu'elle partage avec le romancier israélien Joseph Agnon) vient couronner son œuvre. « *Avec une adhésion, une pénétration poignante, elle a interprété le tragique du peuple d'Israël...* », soulignent les académiciens suédois.

**NELLY SACHS EN FRANÇAIS**

- 1967 : *Brasier d'énigmes* et autres poèmes (Denöel « Lettres nouvelles »)
- 1969 : *Présence à la nuit* (Gallimard)
- 1989 : *Eli*, suivi de *Lettres et d'Enigmes en feu* (Belin)
- 1999 : *Correspondance* avec Paul Celan (Belin)
- 1999 : *Eclipse d'étoile* (Verdier)
- 2002 : *Exode et métamorphose* (Verdier)

*Partage-toi, nuit*, contient les derniers poèmes de Nelly Sachs écrits entre 1960 et 1970. « *Rien, au fond, ne compte que de découvrir un univers secret et invisible ou que d'être, à tout le moins, autorisé à y frapper...* », écrivait-elle dans une lettre en 1957. D'une tension extrême, parfois mystérieux, ces poèmes semblent dessiner, à travers les ombres et la nuit de l'égarement, comme un au-delà, un horizon. La douleur, l'angoisse et le deuil, tout « *ce morceau nu et fumant de calamité humaine* » n'en sont jamais les derniers vocables. « *L'espace sous les pieds/retiré/non pour s'envoler/mais seulement épouser toute la douleur des étoiles/qui veulent parvenir à la lumière.* » Le poète Hans Magnus Enzensberger remarquait que l'œuvre entière de Nelly Sachs « *ne contient pas une parole de haine* » et que sa langue reste « *habillée par quelque chose de salvateur* ».

Ce volume achève la traduction complète de l'œuvre poétique par Mireille Gansel, qui, dans les postfaces dont elle a accompagné chacun des recueils, rappelle les sources bibliques et juives de cette œuvre. Ainsi, la lecture, dans les années 1930, de la traduction allemande du *Livre d'Isaïe* par Martin Buber et Franz Rosenzweig fut déterminante. Le *Zohar* et la tradition hassidique font également partie de l'héritage du poète. Mais il serait injuste d'enfermer Nelly Sachs dans cette unique filiation. Elle l'affirme d'ailleurs dans une lettre de 1959 : « *La sanctification de l'instant n'est pas dite par les seuls mystiques juifs selon lesquels je m'efforce de vivre. (...) La tradition équivaut à l'acceptation de ce qui a été une fois pour toutes décidé. C'est également un chemin, mais ce n'est pas le mien.* »

Quoi qu'il en soit, cette poésie bouleversante, à la fois fraternellement proche de celle de Paul Celan – en raison du drame absolu dont les deux écrivains témoignent – et éloignée d'elle par ses choix formels, reste une parole vivante, une « *quête de sens et de lumière, comme l'écrit Mireille Gansel, au plus noir des nuits de l'humain* ». ■

P. K.

(1) Signalons l'essai éclairant d'Andréa Lauterwein sur Paul Celan (Belin, « *Voix allemandes* », 208 p., 15,50 €).

## Un univers poétique aussi elliptique qu'intense et déchiré Alejandra Pizarnik, un destin foudroyé

C'est un diamant noir, une œuvre poétique qui bouleverse par son intensité tragique, incandescente. Non seulement à cause du destin foudroyé d'Alejandra Pizarnik, qui s'est donné la mort à l'âge de 36 ans. Mais en raison de l'impact que donne à cette poésie son dénuement farouche, son « *rythme animal très pur* ».

Née à Buenos Aires en 1936, elle avait déjà publié trois recueils de poèmes avant le séjour à Paris où, en 1960, elle se lia avec Mandiargues, Paz et Cortazar. Correctrice pour la revue *Cuadernos*, elle traduisit Hölderlin et Michaux. Rentrée en Argentine, hormis un court séjour en 1969 aux Etats-Unis, elle ne quitta plus son minuscule appartement, où elle avait épinglé une phrase d'Antonin Artaud : « *Il fallait d'abord avoir envie de vivre.* » Alberto Manguel, qui la rencontra alors, la décrit menue, espiègle, proche de l'humour noir des surréalistes.

En 1986, Silvia Baron Supervielle, frappée par cette « *œuvre aussi ellipti-*

*que qu'intense et accomplie* », la faisait connaître en France, en publiant grâce à François-Xavier Jaujard, aux éditions Granit, *Les Travaux et les nuits* – ses cinq recueils principaux, traduits par elle et par Claude Couffon. L'édition de l'*Œuvre poétique*, qu'elle présente aujourd'hui grâce à Alberto Manguel, reprend intégralement cette publication (*Arbre de Diane*, 1962 – préface d'Octavio Paz –, *Les Travaux et les nuits* 1965, *Extraction de la pierre de folie* 1969, *L'Enfer musical* 1971, des extraits de *Textes de l'ombre et derniers poèmes* (1982). Et ajoute, outre un choix de textes de jeunesse, des recueils inédits comme *La Dernière Innocence*, 1956.

« *J'avais 16 ans, écrira plus tard Alejandra Pizarnik, et je n'avais d'autre solution que de chercher l'amour absolu.* » Visionnaire, elle entremêle dès ses premiers textes, avec une maîtrise précoce, des thèmes de son œuvre. Si Trakl, Nerual, Lautréamont apparaissent en exergue, elle sait qu'elle ne ressemble qu'à elle-même, qui mêle à sa souf-

rance la grâce de l'enfance, à la hantise de la mort celle de la naissance, à l'absence le désir : « *Lamentablement déchirée au cœur j'écoute le chant de l'allégresse la plus pure.* »

**« Mélodie fracturée »**

Sous l'emprise de l'ombre, la solitude impose sa « *mélodie fracturée* ». Au « *Poème pour Emily Dickinson* » répond « *Pour Janis Joplin* » : « *Il faut pleurer jusqu'à se briser/pour créer ou dire une petite chanson...* » « *Mot à mot, j'écris la nuit* », répète-t-elle, évoquant la tombe de son père. Jamais cependant ne cesse « *l'injonction ardente* ». Dans les proses d'*Extraction de la pierre de folie* (1968), elle évoque les forces du langage. « *Je presentais, écrit-elle, une écriture totale* », silencieuse et musicale – dont les poèmes ne peuvent être que des « *approximations* ».

Alejandra Pizarnik ébauchait ses poèmes à la craie sur un tableau noir, puis effaçait, allant vers une densité étincelante. Le recueil s'achève sur un dernier poème à la craie « *écrit/dans/le/crépuscule/contre/l'opacité* ». Dans son *Journal*, en 1962, après avoir cité *Don Quichotte*, elle notait : « *Ne pas oublier de me suicider.* » Dix ans plus tard, en septembre 1972, elle choisissait de quitter ce monde. « *Je me suis tant efforcée/d'apprendre à lire/dans mes larmes.* » ■

MONIQUE PETILLON

## L'essentiel de l'œuvre d'un météore de la poésie Attila Jozsef, l'insurgé

**AIMEZ-MOI**  
d'Attila Jozsef  
Edition de Georges Kassai et Jean-Pierre Sicre.

Présentation de Jean Rousselot, Phébus, 704 p., 27 €.

Quand on est un écorché vif, généreux, révolté et désespéré au point de se suicider, en 1937, à l'âge de 32 ans en posant sa tête sur un rail de chemin de fer, endosser *post mortem* l'habit du poète national et militant n'est pas forcément une chance. C'est arrivé à Attila Jozsef au temps du communisme en Hongrie et l'écho de son œuvre aurait pu s'en trouver durablement affecté. Car limiter ses poèmes à des supports de propagande relevait non seulement du contresens mais d'un véritable détournement d'être.

L'homme qui revendiquait son prénom ravager n'avait pas le tempérament d'un conquérant, même s'il désirait en avoir l'âme. Il était de ses amants de l'impossible qui jamais ne sont à leur place, parce que la place qu'ils imaginent n'existe pas. Dicté par une enfance cruelle et une adolescence quasi misérable, l'engagement de Jozsef n'a cessé de s'apparenter à une insurrection intime.

D'emblée, ses poèmes sont des éclats, des plaintes, des excès d'amoureux éconduit, de vagabond solitaire. Qu'il soit du côté des opprimés, des déshérités, ne fait aucun doute : il « *sait que la vie déposée en lui/Est un simple supplément à la*

*mort* ». Tout son parcours terrestre conjugue ainsi la douleur et la rage, le don de soi et l'autodérision qui blesse plus qu'elle ne porte à rire. « *M'ait-on fait eau ?* », questionne-t-il. « *Je serais maréage/Feu ? Je serais de cendre...* » Et de strophe en strophe, il va de constats en appels, hurlant : « *Ça fait très mal !* », ou suppliant : « *Aimez-moi !* »

Et c'est ce cri qui a été choisi comme titre général pour ce livre monumental qui rassemble l'essentiel de l'œuvre poétique de Jozsef. Ce choix est d'autant plus judicieux qu'il suggère et qu'il oblige : il révèle aussi simplement, aussi ingénument qu'il est possible, à quoi tenait l'irréductible et éperdue présence au monde du poète ; et il annonce le défi à relever par toute édition qui veut signifier que les écrits d'Attila Jozsef ne composent pas seulement un livre de poésie, mais un vertigineux livre de vie. En cela, l'ensemble de notes qui accompagne les textes constitue un modèle du genre.

Cet ouvrage rend justice à l'un des grands météores de la poésie mondiale. Ici, Attila Jozsef apparaît fragile, sauvage, fraternel, guetteur de visions inaccomplies et d'intuitions inéluçables : « *C'est tout près des rails que j'habite,/près du va-et-vient permanent/des vitres de ces trains en fuite/dans le vent nocturne ondoyant./ Dans la nuit éternellement/foncent les jours qui se font suite./ Dans chacun des compartiments/c'est moi qui m'accoude et médite.* » ■

ANDRÉ VELTER

En trois romans, ce nouvel auteur prodige de la SF française confirme l'étendue et la variété de son talent

# Johan Heliot, le frisson « fantasy »

**FAERIE THRILLER**  
de Johan Heliot

Mnémos « Icares ». 316 p., 18 €.

**FÜHRER PRIME TIME**  
de Johan Heliot

Le Rocher, SF « Novella ». 120 p., 9,90 €.

**ALTER JEREMY**  
de Johan Heliot

Mango, « Autres mondes ». 174 p., 9 €.

Si les romans de Johan Heliot ont suscité notre intérêt critique, la publication en rafale, en cette fin d'année 2005, de trois nouveaux romans justifie qu'on dresse un inventaire à propos d'un auteur devenu l'une des valeurs sûres de la jeune littérature française de l'imaginaire.

Né en 1970, Johan Heliot a fait connaissance avec la science-fiction au collège, par le biais de la grande anthologie publiée au Livre de poche, qui figurait sur la liste des lectures conseillées par son professeur de français. Il a commencé à écrire de la SF à la fin de l'adolescence : sa première nouvelle du genre, *Chronique de la bulle*, est parue dans la revue spécialisée *Texte et marge* au tout début des années 1990. Cette publication l'a incité à créer son propre fanzine de SF, *Maelström*, qui, le temps de cinq numéros, lui a permis de prendre pied dans le « milieu ». Il a continué à écrire des nouvelles, publiées dans divers fanzines, notamment *La Geste*, sous son véritable nom, Stéphane Voillot. Puis il a vendu sa première nou-

velle à Gilles Dumay pour son anthologie *Invasions 99* : l'occasion d'inaugurer son pseudonyme de Johan Heliot. En 2000, il est passé au roman, en soumettant à la directrice littéraire des éditions Mnémos le projet et le premier chapitre de *La lune seule le sait*, uchronie qui a fait date et l'a lancé...

Premier projectile de cette salve de fin d'année, *Faerie thriller* est, comme son titre l'indique, un hybride entre le roman de fantasy et le roman policier. Johan Heliot reprend l'univers qu'il a créé dans *Faerie hackers* : l'existence parallèle de notre monde et de celui de la Faerie, et celle de passages permettant d'aller de l'un à l'autre, mais aussi ses plus savoureux personnages, la rebelle fey Lil, le presque-dragon Obrasian et le capitaine Lartagne.

Dans un monde comme dans l'autre, il se produit des événements dramatiques. A Paris, un double meurtre ensanglantant la FNAC Saint-Lazare, perpétré de telle manière que la police s'interroge sur la nature de l'assassin. En Faerie, dans la labyrinthique Folie Clebedia, c'est un corps abominablement torturé qui est retrouvé. Parce qu'il est convaincu qu'il y a un lien entre les crimes parisiens et les restes humains de la Folie, Obrasian envoie Lil et Lartagne enquêter sur Terre. Cette investigation ne tardera pas à prendre un tour frénétique, d'autant qu'à l'évidence quelque chose de surhumain est à l'œuvre.

Utilisant avec brio les codes du thriller, Johan Heliot livre ici une étourdissante variation sur le thème du pacte passé avec une puissance maléfique. Arrive toujours le moment où elle récla-



Johan Heliot. PASCAL BASTIEN POUR LE « LE MONDE »

me son dû ! Ayant placé son intrigue dans les milieux de l'édition, Johan Heliot s'autorise un clin d'œil : il assassine dans son roman un auteur de science-fiction au nom transparent de Xavier Maujain. On attend la réplique de Xavier Mauméjean !

Second projectile de ce tir groupé, *Führer prime time* est paru dans une collection vouée à la publication de longues

nouvelles situées dans un futur proche. Johan Heliot s'en prend aux dérives de la société médiatique et aux manipulations auxquelles elle soumet l'opinion publique. Au centre de son intrigue, un talk-show qui confronte des avatars historiques, en l'occurrence les clones de personnages célèbres du XX<sup>e</sup> siècle, Elvis Presley et Adolf Hitler. Lors de cette émission, un commando terroriste kid-

nappe le Führer au nom du Front de libération des Avatars historiques.

Mais ce Front existe-t-il vraiment ? A quelle manœuvre prête-t-il la main ? Sur ce thème on ne peut plus d'actualité, Johan Heliot frappe fort et fait mouche.

Enfin, *Alter Jeremy* paraît dans une collection destinée à la jeunesse. Ce qui n'empêche nullement l'auteur d'y traiter l'un des thèmes les plus actuels de la science-fiction. Profitant des travaux informatiques de son père sur le programme Alter, qui permet de recréer la personnalité d'un mort, la jeune Lise entreprend de ressusciter dans l'espace virtuel d'un ordinateur son frère Jeremy, qui s'est tué accidentellement lors d'un jeu dangereux. Mais la firme qui emploie son père fait main basse sur cet autre Jeremy dont l'existence ouvre la perspective d'un marché juteux. Et Lise n'a plus qu'une idée en tête : le délivrer...

Avec *Alter Jeremy*, Johan Heliot réussit brillamment son examen de passage en littérature jeunesse. C'est d'ailleurs dans ce secteur que paraîtront ses prochains livres. En collaboration avec Xavier Mauméjean, il a entrepris l'écriture d'une série sur le thème du voyage dans le temps et de l'uchronie qui sortira chez Fleurus au printemps 2006 sous le titre générique « Le bouclier du temps ». Ce qui ne l'empêche pas de préparer pour la rentrée 2006 un autre roman mi-policier mi-fantasy qui se déroulera dans une ville ressemblant à la New York du début du XX<sup>e</sup> siècle et aura pour héros un ogre qui en est le chef de la police. A paraître aux éditions Octobre. Johan Heliot, plus que jamais, un auteur à suivre. ■

JACQUES BAUDOU

## Trois anthologies réunissant des nouvellistes de qualité, français ou anglo-saxons Bonnes nouvelles du futur

**AZTECHS**  
de Lucius Shepard

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Daniel Brèque.  
Ed. Le Béal. 414 p., 22 €.

**LE LIVRE DES OMBRES**  
de Serge Lehman

L'Atalante. 702 p., 24 €.

**LÉGENDES DE LA FANTASY I**  
Anthologie de Robert Silverberg

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) Pygmalion. 450 p., 22 €.

La nouvelle est l'une des formes d'expression privilégiées de la science-fiction, genre dont l'histoire est liée de façon étroite, organique, à l'existence de revues et à un degré moindre d'anthologies, même si certaines ont fait figure d'événements. Coup sur coup, deux recueils viennent, par leur importance, rappeler cette évidence.

Le premier, *Aztechs*, composé par Jacques Chambo, qui vouait à Lucius Shepard une grande admiration, propose six longues nouvelles récentes de cet écrivain. Deux d'entre elles relèvent de la littérature générale et laissent quelque peu dubitatif sur les intentions de l'écrivain. Mais les quatre autres, l'une

relevant du fantastique en jouant sur de troublants maléfiques africains et les trois autres de la science-fiction, sont d'une qualité très au-dessus de la moyenne. Lucius Shepard y montre un grand talent pour installer des atmosphères prenantes, et une façon très personnelle d'ordonner ses narrations. Il y développe une vision du monde âpre, complexe, déroutante.

Mais ce qui captive surtout, c'est la richesse et l'originalité de l'inspiration, particulièrement évidentes dans les deux meilleurs textes du recueil : *Ariel*, qui ne dévoile son véritable thème qu'au terme d'un parcours toujours surprenant, et *Le Dernier Testament*, qui fait un usage stupéfiant de la figure du poète François Villon...

**Silverberg récidive**

Un autre recueil, *Le Livre des ombres*, est l'occasion pour Serge Lehman d'un retour en force après plusieurs années de silence. L'ouvrage rassemble ses nouvelles écrites au fil des années 1990 pour divers supports, dont quelques-unes figurent parmi les textes les plus remarquables de la décennie : *Dans l'abîme*, *Nulle part à Liverion*, *L'inversion de Polyphème*, notamment. Mais l'auteur ne s'est pas contenté

de rassembler un matériau qui le classe parmi les meilleurs nouvellistes de la SF française : il a ajouté deux nouvelles inédites, et surtout il a donné à ce livre une forme qui en fait bien plus qu'un simple recueil.

L'ensemble est organisé chronologiquement en une véritable histoire du futur, dont le déroulement est explicité dans un prologue, un épilogue et des commentaires introduisant chaque nouvelle qui sont l'œuvre d'un transcritteur fictif, Orson Malaverne. Cet enrobage éditorial confère au recueil, par-delà la diversité des textes réunis, une unité qui le grandit, le fait changer de nature.

Robert Silverberg avait déjà réuni en une anthologie, *Legends*, les plus célèbres auteurs de la fantasy anglo-saxonne. Il a récidivé avec une deuxième recension que l'éditeur français a coupée en deux sous le titre *Légendes de la fantasy*. Le premier volume vaut surtout pour la longue et superbe nouvelle de Neil Gaiman qui fait suite à *American Gods*.

Le second volume est annoncé pour le 17 janvier avec une novella de Robin Hobb au sommaire, qui, à elle seule, suscite notre intérêt. ■

J. BA.

## Evocation sensible de l'autisme et space opera Les deux faces de Moon

**LA VITESSE DE L'OBSCURITÉ**  
d'Elizabeth Moon

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laure du Breuil  
Presses de la Cité. 500 p., 22 €.

**HÉROÏNE D'UN JOUR**  
d'Elizabeth Moon

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Mélanie Fazi  
Bragelonne, « Bragelonne SF », 368 p., 20 €.

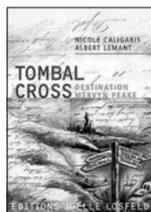
Depuis de nombreuses années, la science-fiction questionne la figure de l'Autre de façon radicale en l'incarnant dans l'extraterrestre, parfois si différent qu'il en est incompréhensible. Aussi n'est-il pas étonnant que ce soit un auteur de science-fiction, Elizabeth Moon, qui ait choisi de nous parler de cet Autre, si proche et pourtant si déroutant : l'autiste. Son propre fils est atteint de cette maladie, et l'on sent bien que le portrait de Lou doit beaucoup au regard de la mère sur son fils différent. La différence entre l'autiste et le « normal » est saisie dans une belle métaphore. Son personnage est obsédé par la vitesse de l'obscurité : « *Ce que je veux dire, c'est que la vitesse de l'obscurité est aussi intéressante que la vitesse de la lumière.* »

Si le thème abordé a une énorme charge affective pour Elizabeth Moon, elle n'en oublie pas pour autant d'être romancière. Lou travaille pour une firme pharmaceutique où sa capacité particulière à assembler des éléments en des structures complexes est mise à contribution ; il est aussi doué pour l'écriture. Mais un nouveau dirigeant de la firme entreprend de faire des économies aux dépens du département qui emploie quelques autistes, alors qu'un escrimeur jaloux se met à persécuter Lou. Elizabeth Moon n'oublie pas qu'elle est auteur de science-fiction : à la fin du roman, Lou accepte de se soumettre à un traitement qui le fera accéder à la normalité.

L'autre roman d'Elizabeth Moon est à 100 lieues de cette chronique attachante. *Héroïne d'un jour* est en effet un space opéra militaire où une femme lieutenant se retrouve, à la suite d'une mutinerie, aux commandes d'un vaisseau de guerre, avant d'être amenée à déjouer une embuscade diabolique. Cet honnête roman inaugure une nouvelle collection de science-fiction aux éditions Bragelonne, dont la direction a été confiée à Jean-Claude Dunyach. Le programme annoncé est prometteur. ■

J. BA.

## ZOOM



**TOMBAL CROSS**  
de Nicole Caligaris (dessins d'Albert Lemant)  
Admiratrice passionnée et érudite de

l'écrivain anglais Mervyn Peake, l'auteur de la trilogie de Gormenghast, Nicole Caligaris a effectué un voyage à l'île anglo-normande de Sark, où Peake a séjourné et dont il a fait le décor d'un de ses romans, *Mr. Pye*. *Tombal Cross* n'est pas le simple carnet de voyage de ce qu'il faut bien appeler, au su des péripéties, une expédition.

Expédition dont le but avoué était de marcher sur les traces du père de Titus d'Enfer et de rechercher dans les paysages de l'île ceux qui avaient pu l'inspirer. Non, Nicole Caligaris lui a donné aussi l'aspect, la couleur d'une fiction. Ce faisant, elle rend un merveilleux hommage à cet auteur mythique, et signe un ouvrage très original. J. Ba.  
Ed. Joëlle Losfeld.  
158 p., 16,50 €.

**LUNATIQUE 69**

Alors que *Galaxies* n°38 propose un dossier sur Jeffrey Ford, que *Bifrost* n°40 s'articule autour d'un dossier sur René Réouven, que le n°19 de *Faeries* fait de même avec Glen Cook, que le n°2 de *Fiction* offre, sous une couverture de F'Murr, un portfolio du génial cartoonist

Gahan Wilson et un essai remarquable sur le roman de Daniel Drode, *Surface de la planète*, voici que paraît une nouvelle revue vouée aux littératures de l'imaginaire. Empruntant son titre à l'un des principaux fanzines français de SF, et prolongeant sa numérotation, elle rend hommage à celle qui créa le fanzine en 1963, Jacqueline Osterrath, auteur autant qu'éditeur, et consacre entièrement son sommaire à des textes européens (Allemagne, Italie, Ukraine, France). Si *Lunatique 69* ne comporte pas de rubrique critique, ses « Notes de lecture » rappellent un certain « coin des spécialistes ». Bon vent à cette revue et à celui qui en tient le gouvernail, Jean-Pierre Fontana. J. Ba.  
Ed. EONS, 9,80 €.

# Joann Sfar

## « Il est urgent d'apprendre à regarder »

Rencontre avec le père de « Petit Vampire » et du « Chat du rabbin », prolifique surdoué de la bande dessinée

Il en a visiblement ras la casquette – qu'il porte noire aujourd'hui, comme le reste de ses habits – de parler de lui. Qu'on parle de lui. Qu'on le raconte à longueur de colonnes. Et tout ça pour dire quoi ? Les mêmes choses : un papa avocat-sépharade-observant et une maman ashkénaze qu'il a perdue à trois ans et demi. Pas étonnant, dès lors, qu'il soit las de rejouer la même tragédie depuis *Le Chat du rabbin*.

Or, le jour de cette rencontre, Joann Sfar, d'ordinaire bavard, était plutôt bougon. Ce qui est rassurant d'ailleurs : l'homme, génial dessinateur, peut avoir des défauts. Était-ce parce qu'il était un peu malade – à la limite de vomir en fait – car la veille il avait – un peu – forcé sur la bouteille ? Ou parce qu'il a un côté sale gosse, capable du meilleur comme du pire ?

Il y a chez Joann Sfar un humour potache qu'on le soupçonne de cultiver parfois à outrance par peur de passer – comble de l'horreur ! – pour le garçon brillant qu'il est aussi, lui qui a eu mention très bien au bac. Mais, chut ! De commentaire biographique, il n'en veut plus. L'héritage, oui. Les racines, non. Ainsi pourrait-on résumer le credo de celui qui a la métaphore végétale facile – ce n'est pas pour rien qu'il a écrit *L'Homme-arbre*. Et puis si, dit-il, il y a chez lui « un côté magasin de souvenirs » – qu'il aime bien au demeurant –, il estime avoir « suffisamment payé tribut aux morts. J'ai une vie infiniment plus joyeuse et plus contemplative que ce qu'on peut lire sur moi. Mon quotidien, c'est : être réveillé tôt par les gosses, aller bosser dix heures dans un café, et après m'amuser avec mes copains ».

Alors voilà, en accéléré, le résumé de sa vie pour ceux qui auraient raté les épisodes précédents.

Né à Nice en 1971, Joann Sfar se met à dessiner très jeune. Besoin de remplir le vide ? Façon de nier le deuil ? Ne lui faites pas l'injure d'une psychanalyse, même de bas étage, il n'a que peu de sympathie – et c'est peu dire – pour la discipline. Enfant, on l'occupe beaucoup – tennis et cours d'hébreu. Il s'ennuie ferme. Dessine encore davantage. A 15 ans, il commence à envoyer son travail à divers éditeurs. Encaisse les refus. Poursuit ses études (de philosophie). Monte à Paris et intègre les Beaux-Arts. Se passionne pour les cours de morphologie. En 1994, trois éditeurs acceptent de le publier. Ce sera d'abord *Noyé le poisson*, aux éditions de L'Association. Depuis, impossible de le suivre : Joann Sfar a dû signer quelque cent dix albums chez une dizaine d'éditeurs. « Avoir dix projets en même temps, c'est plus facile », assu-

re-t-il. Soit. De l'enseignement juif et philosophique, on pourrait dire qu'il a gardé le goût de la contradiction et de la contestation, un certain rapport à la langue et à la lettre. Un certain goût pour le cosmopolitisme aussi, que cela soit dans ses lectures – d'Alexandre Dumas à Albert Cohen, de Romain Gary à Isaac Babel, découvert récemment –, ou dans ses amitiés.

Justement parlons-en des amis, ou plutôt laissons-les parler. Cela fera des vacances au petit Sfar, qui en a marre de se répéter. Il y a d'abord Fabien, le copain de vingt ans : « Joann ressemble beaucoup à ses livres : brouillon, impatient. Il est capable de faire six bars dans la même soirée. S'il ne se passe rien, il va faire le clown, n'importe quoi pour provoquer une réaction. » Pour le dessinateur Edmond Baudoin, qui le regarde évoluer depuis ses débuts, « Joann est d'une grande intelligence, d'une grande culture. Il a une boulimie de beaucoup. Comme beaucoup de jeunes. Sauf qu'il en est capable. » Amitié plus récente, celle de Mathias Malzieu, l'un des membres du groupe de rock Dionysos. Il a découvert le travail de Sfar par *Petit Vampire*, que des amis lui ont offert : « J'ai une culture BD qui est proche de zéro, mais là j'ai accroché grave. J'ai tout acheté. Pareil avec *Grand Vampire* – qu'ils ont le projet de monter ensemble en comédie musicale. Il sait mettre en ambiance, raconter des histoires à l'ancienne. C'est quelqu'un d'extrêmement brillant, mais qui n'a pas peur de l'émotion. Ni d'être populaire et drôle. Son humeur est un peu à l'image du climat de montagne : changeant, en un rien de temps. »

On pourrait ajouter : lucide, mais pas cynique. Grave parfois, drôle souvent. Tendre, toujours ou presque avec ses personnages – qu'il aime, comme Tardi, regarder vieillir et évoluer au fil de ses séries. Farfelu, certes – il pousse souvent les choses à bout – mais rigoureux – il faut que cela se tienne. Feuilletoniste dans l'âme, Joann Sfar aime balader le lecteur d'une histoire à l'autre et lui asséner, de temps à autre, des coups de poing en appuyant là où ça fait mal. Ne pas délivrer de message – il a horreur de l'écrivain-gourou, pourvoyeur de vérité – mais mettre en présence des modes de pensée différents. Fuir le manichéisme et pousser à l'autocritique. « *Le dessin, c'est une observation sans le filtre trompeur des mots, notait-il dans Ukulélé* (éd. de L'Association, 2003). *Quand on a nommé un objet, on a l'impression de le connaître. Le dessin, explique-t-il, c'est une manière de se remettre face au réel en permanence. Le mot se comporte trop comme un policier qui a attrapé son coupable.* » Aussi estime-t-il que c'est un « non-sens absolu de demander à des écrivains d'aller participer à je ne sais quelle œuvre de charité, alors que ce qu'ils font de mieux, c'est leurs livres. On n'a pas besoin de mettre un badge ».

Il faut dire que depuis le succès du *Chat du rabbin*, on a tendance à faire de Sfar le « juif de service » : « *A l'instar de Zelig, mon héros favori, je me transforme de plus en plus souvent en rabbin ces temps-ci.* » Lui qui déteste le communautarisme a fini par se sentir mal à l'aise devant cet enthousiasme soudain. Et cela même si, comme le souligne très justement le comédien et écrivain Fellag, ce « chat iconoclaste (...), par sa révolte contre les intolérances, sa remise en question de l'absurdité de certains dogmes qui sont de véritables étouffes-monothéistes, nous apprend à regarder la vie avec humour et philosophie ».

Dans ses carnets autobiographiques – sublimement tendres, dans lesquels on voit un Sfar papa gâteau –, il note : « *Regarder les êtres tels qu'ils sont, et non comme nous sommes enclins à les voir. Il est urgent d'apprendre à regarder. Il n'est meilleure méthode de regard*



Joann Sfar. OLIVIER ROLLER

que le dessin. » Ou encore : « *Le dessin fait voler en éclats les chimères philosophiques et littéraires qui nous séparent des choses. On entre en dessin comme on briserait une glace. On y découvre que l'autre n'existe pas, que les êtres et les choses ne sont pas délimités. Que nous ne sommes qu'un bain de formes. Aussi sûrement que la poésie d'Henri Michaux, le dessin nous renseigne sur ce que nous sommes.* » Bref, « le dessin signifie juste : regarde avant d'ouvrir ta gueule ». Aussi n'y a-t-il pas de Sfar plus heureux que « quand un enfant [lui] demande non pas de [ses] nouvelles, mais comment va *Petit Vampire* ». C'est ainsi qu'il a décidé de mettre un terme à ses carnets. Par ennui peut-être. Par respect pour ses enfants qui grandissent aussi. Par manque de temps surtout. Et puis parce que « j'ai toujours placé mes récits d'imagination bien au-dessus de mes carnets, qui, d'un point de vue dramaturgique, sont infiniment plus pauvres qu'une fiction ».

Ne jamais sortir du registre du divertissement. S'adresser au plus grand nombre. « *C'est pas populiste, ça relève de la courtoisie. Je ne fais pas l'apologie d'une pensée simple ou simplifiée, mais il n'y a rien à perdre à essayer de la rendre intelligible.* » Alors, il s'efforce d'avoir une narration compréhensible – récitatives en haut de case, vignettes carrées bien dessinées, etc. – pour que tout le monde – même, et surtout, les non-spécialistes – puisse le lire. Il se félicite d'ailleurs du regard sur la bande dessinée qui a évolué depuis quelques années. Et du public aussi, qui s'est largement féminisé et se confond de plus en plus avec celui de la littérature générale.

Idem avec « Bayou », la collection de bande dessinée qu'il vient de lancer chez Gallimard jeunesse. « *C'est le retour de la grande aventure en BD, annonce Sfar. Nous offrons aux auteurs un espace d'une centaine de pages, pour qu'ils se sentent à l'aise. Qu'ils puissent s'embarquer dans de longs récits – lisibles par tous – et s'amuser avec les couleurs. Nos auteurs viennent d'Italie (Gipi), de Côte d'Ivoire (Marguerite Abouet), voire de France (Morgan Navarro). Ils sont de cette génération qui ne met plus de barrières entre les illustrateurs, les peintres et les dessinateurs.* »

Dans cette collection, il sort le premier tome d'une de ses nouvelles séries : « Klezmer ». Sorte de réponse ashkénaze au *Chat du rabbin*, les héros de « Klezmer » sont presque tous juifs, même s'ils « passent plus de temps à jouer de la musique qu'à penser à Dieu », explique Sfar. « *La mémoire, ça ne sert pas à jouer les victimes ou à exiger des égards ou des réparations. Savoir, c'est une fin en soi. Ceux qui veulent que ça serve à quelque chose n'ont pas de conscience et méprisent leurs morts. A la rigueur, on peut chanter de vieilles chansons. Fidèle à cette idée qu'il vaut mieux pratiquer des activités inutiles qu'entreprendre des actions néfastes, je mets mon souvenir dans des chants klezmer. Il est mieux là qu'ailleurs.* »

La musique, Sfar la pratique en dilettante éclairé. Après l'harmonica, l'ukulélé et la guitare, il apprend aujourd'hui à jouer de la mandoline. « *La musique me rend joyeux. C'est très agréable de débiter, de cultiver le statut d'élève – ce que je ne peux plus me permettre en dessin, j'aurais l'air couillon* », explique-t-il. Avant d'ajouter : « *Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas de maîtres.* » Les siens se nomment Fred, Pratt, Schultz. Ou encore ceux qu'il appelle « les jazzmen du dessin » :

« *Le dessin, c'est une manière de se remettre face au réel en permanence. Le mot se comporte trop comme un policier qui a attrapé son coupable* »

Sempé et Quentin Blake – le génial illustrateur des ouvrages de Roald Dahl, – qui lui a récemment ouvert les portes de son atelier londonien. Il aime les cartoonists du *New Yorker*, qui lui ont appris à laisser du blanc entre les traits. Là encore, Sfar préfère, au bien dessiné, le dessiné juste. « *J'aime qu'on soit captivé, ajoute ce fan de la série américaine Les Soprano. Mais je ne suis pas là pour qu'on me dise que je dessine bien. Je me sens d'ailleurs plus concerné par des considérations de metteur en scène ou d'acteur que de peintre.* »

Lui, « l'anxieux, l'exilé, celui qui a toujours besoin d'écrire pour se faire aimer », va à présent pouvoir rentrer dans « [sa] maison ». Retrouver sa femme, et regarder le tout nouveau DVD d'Harry Potter avec ses enfants : « *Avant eux, j'étais dépressif. Maintenant, je suis juste fatigué* », confie-t-il, sourire aux lèvres. Avant d'ajouter : « *On arrête d'être le héros de sa propre histoire, et c'est très bien.* »

EMILIE GRANGERAY



Une vignette de « Grand vampire ». JOANN SFAR/ DELCOURT

### LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

#### LITTÉRATURES

**Romans**, de C.-F. Ramuz (Gallimard, « Pléiade »).

**Fantômas**, de Pierre Souvestre et Marcel Allain (éd. Robert Laffont, « Bouquins »).

**L'amour même dans la boîte aux lettres**, de Hélène Cixous, (éd. Galilée).

**Écrits de l'éphémère**, de Pascal Quignard (éd. Galilée).

**Les huit cahiers**, de Heloneida Studart (éd. les Allusifs).

**Séjours à la campagne**, de W. G. Sebald (Actes Sud).

**Le Corps des anges**, de Mathieu Riboulet (Gallimard).

#### ESSAIS

**Les lumières radicales**, de Jonathan I. Israel, (éd. Amsterdam).

**Dali et moi**, de Catherine Millet, (Gallimard).

**Les Enchanteresses**, de Jean Starobinski, Seuil

**Bâtisseurs de paix**, de David Chemla (éd. Liana Levi).

**La Bible nouvellement traduite**,

de Sébastien Castellion (Bayard)

**Le Monde des salons**, d'Antoine Lilti (Fayard)

**The New Yorker, l'intégrale des dessins**,

de Robert Mankoff et Jean-Loup Chiflet (éd. Les Arènes).

#### Sélection

Joann Sfar est l'auteur de quelque cent dix albums. Voici une sélection de ses derniers titres :

« Klezmer », *La Conquête de l'Est* (tome I), Gallimard jeunesse, 136 p., 15,90 €.

« Pascin », *La Java bleue*, éd. de l'Association, 74 p., 23 € (Pascin : les 6 premiers épisodes en un seul volume, éd. de l'Association, 192 p., 23 €).

*Petit Vampire part à Tokyo* (tome VII), éd. Delcourt, 48 p., 8,90 €.

« Le Chat du rabbin » tome IV, *Le Paradis terrestre*, Dargaud, 48 p., 9,80 €.

Le tome II de « L'Homme-arbre », *Maison étroite*, doit paraître en janvier chez Denoël graphic (216 p., 20 €).